

"DES COMÉDIENS
INTENSES ET JUSTES...
CAPTIVANT !"

TÉLÉRAMA

"UNE GRANDE INTELLIGENCE.
IL Y A UNE ÉNERGIE
DE TALENTS REMARQUABLE"

LE FIGARO MAGAZINE - P.TESSON

"TOUT LE MONDE
DEVRAIT ALLER VOIR
MARIE TUDOR"

LE MONDE

"UNE SOIRÉE DÉLICIEUSE.
QUEL SUSPENSE DANS
CE MÉLO. UN BIJOU."

LE NOUVEL OBSERVATEUR - J. NERSON

"TRÈS RÉUSSI"

PARISCOPE

"INCONTOURNABLE"

VAUCLUSE MATIN

"MAGNIFIQUE!"

LES TROIS COUPS

"PARFAIT MÉLODRAME"

WEBTHEA - G. COSTAZ

"UN GÉNIE
GÉNIALEMENT SERVI"

FRANCE CATHOLIQUE

"ÉPOUSTOUFLANT"

LA PROVENCE

"UNE TOTALE
RÉUSSITE"

AVI NEWS

"PUISSANT ET PALPITANT"

NICE MATIN

"D'UNE BEAUTÉ POIGNANTE"

REGARTS

+ DE
50 000
SPECTATEURS !

MARIE TUDOR

VICTOR HUGO

LA COMPAGNIE 13 ET THALIA PROD PRÉSENTENT

ADAPTATION & MISE EN SCÈNE PASCAL FABER

COLLABORATION ARTISTIQUE BÉNÉDICTE BAILBY

AVEC

JULIETTE BÉHAR - SÉVERINE COJANNOT - PASCAL FABER - PASCAL GUIGNARD CORDELIER - ALIOCHA ITOVICH - FRÉDÉRIC JEANNOT

DÉCOR CYNTHIA LHOPITALIER - LUMIÈRES SÉBASTIEN LANOUE - COSTUMES MADELEINE LHOPITALIER - UNIVERS SONORE JEANNE SIGNÉ

REVUE DE PRESSE

Avignon Off 2012

les incontournables

THÉÂTRE DE L'OULLE À 14h15

“Marie Tudor”



Un spectacle sublime, digne de la cour des grands. À la prose de Victor Hugo (1833), s'ajoutent la mise en scène de Pascal Faber, qui nous transporte à la cour des Tudor, dans les brumes de Londres, les costumes, tout en contraste, le jeu des comédiens, grandiose. Toute la pièce oscille entre l'outrage et l'amour, le pardon et la vengeance, entre deux mondes, celui de Marie Tudor, reine d'Angleterre en robe écarlate, et celui de Gilbert, l'homme du peuple, qui a recueilli Jane enfant, aujourd'hui femme (en blanc et bleu, couleur du divin et de la paix) et dont il est amoureux fou. Entre eux, un homme, un italien (donc un

séducteur), Fabiano Fabiani, calculateur et fourbe, qui joue avec les sentiments de la reine et ceux de la jeune fille, jusqu'à trahir l'une et renier l'autre. Entre l'amour et la raison d'état, Marie devra choisir, mais est-elle vraiment libre de son cœur ? Simon Renard, ambassadeur de Charles Quint, tire les ficelles, soucieux de « sauver la reine et l'Angleterre ».

Du drame amoureux, on glisse vers la tragédie. Magnifique !

Marie-Félicia ALIBERT

POUR EN SAVOIR PLUS

Jusqu'au 28 juillet, au 19, place Crillon. Durée : 1h40.
Réservations au 04 90 86 14 70.

THÉÂTRE DE L'OULLE - AVIGNON OFF 2012

Coup de coeur: MARIE TUDOR

Les tourments de la passion et du pouvoir. Le texte de Victor Hugo magistralement servis par la Compagnie 13.



Que d'intensité! Que d'émotions! Au sortir de "Marie Tudor", mis en scène par Pascal Faber, on prend un grande bouffée d'oxygène tant les deux heures vécues l'ont été en apnée, en tension totale à l'unisson des comédiens. Majestueuse Séverine Cojannot qui dans les atours rouge sang d'une Reine étranglée par la passion, porte son personnage aux portes de la folie. Superbe Pierre Azéma qui campe avec une grande humanité et une très belle force Gilbert, homme du peuple, transi d'un amour pur pour Jane. Mais toute la distribution foisonne de talent et de justesse. Le texte de Victor Hugo nous plonge dans ce que l'Amour a de plus laid : tromperie, trahison, jalousie pour la Reine et son amant Italien. Mais aussi dans ce qu'il a de plus beau : pardon, renoncement, éternité... Ce bouillonnement de sentiments tellement humains s'entremêlent aux ambitions politiques d'une Cour qui complot, le tout mijotant donc dans le sirop le plus détestable de l'âme humaine.

Un texte donc, une interprétation divine ensuite et pour emporter l'adhésion totale, une mise en scène au cordeau. Jeu de lumières alternant le froid et le chaud, donnant parfois un aspect cinématographique aux scènes. Une bande sonore qui transporte dans des univers identifiés mais sans jamais prendre le pas sur la scène. Des couleurs remarquablement utilisées (rouge, noir, blanc virginal pour Jane) pour une mise en scène moderne, sobre et efficace. Une totale réussite.

Télérama | Sortir

N° 3536 – 18 octobre / 24 octobre 2017

Marie Tudor

De Victor Hugo, adaptation et mise en scène de Pascal Faber.
Durée: 1h30. 20h (lun.), Théâtre Rive gauche, 6, rue de la Gaité, 14^e, 01 43 35 32 31. (20€).

TF1 Pascal Faber resserre le drame de Victor Hugo autour du personnage de Fabiano Fabiani, l'Italien, amant de Jane, la fille du peuple, et de Marie, la reine. On assiste essentiellement au drame amoureux, même si la mise en scène, dépouillée et très sombre, laisse entrevoir les problèmes politiques qui sous-tendent l'intrigue. La longue pièce est donc transformée en une ténébreuse affaire, en un drame policier, une chasse à l'homme, qui se déroule entre Westminster et la tour de Londres. Les comédiens, intenses et justes, font de cette adaptation du premier drame en prose de Victor Hugo, créé en 1833 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, un moment captivant. – **S.B.-G.**



Marie Tudor de Victor Hugo

Mélo top niveau



© David Krüger

Parfait mélodrame ! Un homme a élevé une jeune fille pour s'en faire aimer. Elle lui échappe pour aimer un jeune homme, qui est le favori de la reine. Et Marie Tudor est sans pitié. Elle fait emprisonner son amant et celui qui a pris soin de la jeune fille, dont on apprend qu'elle est de sang royal. Le coup de théâtre final sera superbe : l'homme sauvé in extremis ne sera pas celui qu'on croit. Face à cette littérature échevelée, ou, comme Antoine Vitez le fit en confiant le rôle-titre à Nada Strancar, on fait palpiter les secrets sentimentaux et politiques du texte, ou on simplifie cette construction compliquée pour lui donner une vérité de thriller à la fois romantique et contemporain. C'est ce que fait Pascal Faber, tout en creusant les antithèses et les ressemblances (la reine et sa rivale se ressemblent, elles sont l'image de l'autre).

Largement allégée, la pièce file à un bon rythme, dans une atmosphère soigneusement nocturne et angoissante. Florence Cabaret est une Marie Tudor belle et intense, qu'entourent des acteurs précis et secrets. L'ensemble constitue un travail de jeune compagnie de grande qualité, où la pauvreté de moyens mis en jeu permet une esthétique qui ne fait regretter aucune production dotée de lingots et d'effets. On peut parier sur l'avenir du metteur en scène Pascal Faber ou mieux, sans attendre, saluer cette Marie Tudor qui enveloppe le spectateur dans un grand manteau de mots et d'ondes noires.

Gilles Costaz

mercredi 2 au mardi 8 novembre 2011

Paris • Ile-de-France

pariscope

L'INCONTOURNABLE
DE VOS SORTIES

EXCLUSIF
PEAU D'ÂNE

1 place
ACHETÉE
=
1 place
OFFERTE

Pariscope

[drame]

Marie TUDOR

La reine l'aime son favori italien... Dans la folie et dans la démesure. Et qu'importe, au fond, la colère du peuple, la jalousie des notables et l'indignation du représentant du prince d'Espagne qui désire l'épouser. Oui mais voilà, le favori va la tromper et la reine outragée découvre les affres de la passion amoureuse... Haine, vengeance et raison d'Etat se mêlent et s'entremêlent dans ce drame de Victor Hugo. Les sentiments s'exacerbent et paradoxalement, dans sa mise en scène, Pascal Faber a fait le choix de fuir tout lyrisme et toute emphase. La tension n'en est que plus palpable. Sa direction d'acteurs est d'une jolie précision. Ce qui se dit tout bas a parfois plus d'impact que ce qui est hurlé et pleuré à outrance. On retrouve le même désir d'épure sur le plateau. La scénographie dépouillée de Doriane Boudeville fait son effet. Ici, quelques draps, de beaux costumes, et deux cages pour suggérer la Tour de Londres suffisent à donner vie au drame. Le travail des lumières de Sébastien Lanoue est lui aussi

à applaudir. C'est de cette simplicité que le spectacle tire toute sa force et sa beauté. Côté jeu, on retrouve la même exigence de précision. Oscillant entre passion et folie, entre autorité et faiblesse, Florence Cabaret est une formidable Marie Tudor. Dans sa robe rouge passion ou rouge sang, on l'exécra autant qu'on la plaint... Bien sûr, au bout de son tunnel, la reine sanglante pleurera à son tour sur l'échafaud... A ses côtés, dans le rôle du bailli, Sacha Petronjevic ne manque ni de charisme ni de noirceur. Plus largement, c'est la distribution dans son intégralité qu'il faut applaudir avec en tête Pierre Azéma dans le rôle du pauvre Gilbert et Frédéric Jeannot dans celui du favori Fabiani... Tous sont à la hauteur pour nous faire traverser avec élégance et talent le labyrinthe secret des intrigues et des passions dessiné par Victor Hugo. Et si le spectacle semble filer si vite, c'est parce qu'il est très réussi. On ne saurait donc trop vous conseiller d'aller l'applaudir. ■ Dimitri Denorme

Florence
Cabaret

Lucernaire - Renseignements page 44.



Marie Tudor mis en scène par Pascal Faber

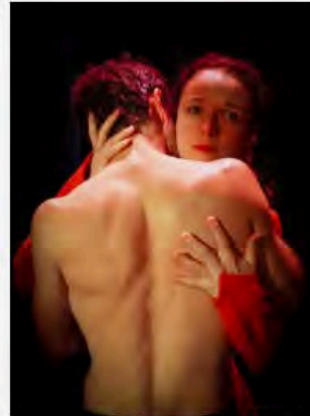
▲ HENRI GUETTE | 📅 SEPTEMBRE 14, 2017

Marie Tudor – Pascal Faber

Pascal Faber avait signé la première de Marie Tudor en 2011. Six ans après, la distribution a changé et le spectacle a bien évolué pour le plaisir des spectateurs qui sont maintenant plus de 35 000 à avoir assisté au drame de Victor Hugo.

Un drame romantique

L'amant italien de la reine Marie Tudor n'inspire à la noblesse anglaise que de la méfiance. Un étranger qui se mêle des affaires d'Etat et qui prend bien trop de place pour être honnête. Plusieurs lords ont déjà été évincés de l'entourage royal et c'est maintenant toute la cour qui complotte contre Fabiano Fabiani. Les affaires de l'amour et de l'Etat sont bien souvent au coeur des intrigues complexes du drame romantique. Victor Hugo s'amuse ici à opposer les couples, Marie Tudor et Fabiano Fabiani d'une part Jane et Gilbert de l'autre. Entre la reine et son amant, l'artisan et sa pupille, les puissants ne sont pas ceux que l'on croit. L'auteur a multiplié dans cette pièce les renversement de situations pour montrer sa virtuosité, un terrain de jeu pour des comédiens avertis.



Pour l'amour de l'Angleterre et de la reine

Le public a toujours un coup d'avance dans cette partie. Quand les personnages tâtonnent, avancent à l'aveugle, le spectateur a toutes les cartes en mains. Le spectacle ne joue pas tellement sur le suspens que sur les effets de dévoilement. On se doute de ce qui va arriver mais on ne sait pas comment cela va se passer. Pour se prendre au jeu, il faut pouvoir adhérer à un univers, croire en des acteurs. La distribution est à cet égard particulièrement juste et Séverine Cojannot mène parfaitement le jeu en reine soumise à ses passions. Figure d'autorité et instable émotionnellement, elle parvient à créer autour d'elle une dynamique paradoxale. C'est l'Etat, c'est la femme ; quelle issue faut-il espérer entre l'amour et la mort ?

Pour l'amour de l'amour

Par ailleurs comédien, et très bon second rôle Pascal Faber sait jouer des contrastes. Le décor est sobre, efficaces, chaque élément est significatif et fonctionnel. C'est véritablement par la lumière que se révèlent les enjeux de la pièce. La salle du trône, la chambre de la reine, dans les rouges illustrent la passion quand les tons froids des scènes de rues attirent notre attention sur les complots qui se trament à l'écart du palais. Cette caractérisation simpliste est avant tout là pour donner des repères, elle ne cherche pas à attirer l'attention. C'est bien le jeu des comédiens, les rapports de force qui importe au metteur en scène. Celui-ci parvient à montrer la tension, à rendre palpable des émotions qui font toute la saveur des confrontations entre la reine et sa rivale.

LE FIGARO MAGAZINE

Philippe Tesson

Un mot pour signaler l'excellente *Marie Tudor* que présente au Lucernaire (01.45.44.57.34) une jeune troupe excellemment menée par Pascal Faber qui traite Hugo avec une grande intelligence. Il y a là une énergie de talents remarquable (notamment Florence Cabaret dans le rôle-titre, Pierre Azema, etc.). Pour les enfants c'est un plaisir. Pour les adultes, une heureuse surprise.

Le nouvel Observateur

Du 1^{er} au 7 décembre 2011

nouvelobs.com

PARIS | sortir

THÉÂTRE



avec
JACQUES NERSON

OO MARIE TUDOR

De Victor Hugo. Mise en scène de Pascal Faber.

Lucernaire Du 1^{er} au 3, et les 6, 7 à 21h30 ;
le 4, à 15 heures. Jusqu'au 12/1/2012.

(...) Tous s'en donnent à cœur joie
et l'on passe une soirée délicieuse.
La pièce est excellente.

Bien que versificateur
virtuose, Hugo dramaturge n'est
vraiment à l'aise qu'en prose. Et puis,
quel suspense dans ce mélo !
Le finale, quand Marie et Jane se
rongent les sangs en se demandant
qui le bourreau va décapiter,
Fabiano Fabiani ou l'ouvrier Gilbert,
est un bijou.

53, rue Notre-Dame-des-Champs (6^e) ;
01-45-44-57-34.



Marie Tudor de Victor Hugo mise en scène de Pascal Faber au Théâtre Rive Gauche

Pour Marie Tudor, Victor Hugo se transforme en Shakespeare pour raconter l'histoire d'un amour mis en échec par la raison de état. Le drame romantique en trois actes de l'académicien oblige à un respect du texte. Pascal Faber parvient à ce respect cependant qu'il a su réactualiser au Théâtre Rive Gauche et propose une version rythmée et passionnante, forte de déjà plus de trente cinq mille spectateurs.



Dans un décor minimaliste, les personnages se glissent entre les drapés sombres qui tombent des cintres. L'atmosphère est au complot. Il s'agit de se débarrasser de la Reine d'Angleterre, Marie Tudor et de son encombrant amant, Fabiano Fabiani (mystérieux et fin **Frédéric Jeannot**). Pour cela, les conjurés seront prêts à sacrifier la vie d'un homme, un ouvrier ciseleur. Ils révèlent à la reine la romance du beau Fabiano Fabiani avec la jolie Jane, fille adoptive du ciseleur que l'artisan s'appête à épouser. L'intrigue s'accéléra sous les exploits de Simon Renard (épatant **Pascal Faber**) le chef d'orchestre de l'insurrection. Au dernier acte la reine rencontrera Jane, sa rivale et la chargera de faire évader Fabiani, mais la jeune fille désobéira à sa reine et libérera son véritable amour l'ouvrier ciseleur. Désespérée la reine tentera de substituer son favori à l'ouvrier, tandis que le peuple réclame la mort de Fabiano. La pièce se termine sur une dernière pliure de l'intrigue qui viendra redire l'ordre du monde.

Séverine Cojannot est une magnifique reine dévorée par une passion irrationnelle, à la limite et de l'hystérie et de l'effondrement, **Joëlle Lüthi** est plus vraie que nature ; elle incarne toute en naïveté et en spontanéité celle qui saura se confronter à la reine, et qui apprendra par amour à être une malicieuse intrigante. **Pierre Azéma** incarne admirablement l'ouvrier, cet homme du peuple bourru doublé d'un amoureux sensible. **Pascal Faber**, **Pascal Guignard** et **Frédéric Jeannot** défendent leur personnage avec le même talent.

De facture classique, la représentation parce que les comédiens vibrent sans en montrer rien d'un texte qu'ils connaissent bien nous saisit et nous emmène le long d'une traversée des mots de Victor Hugo où les passions amoureuses ne lâchent rien devant les intrigues noires de palais. La pièce est affinée, elle constitue une belle proposition de théâtre.

Marie Tudor ****

PUBLIÉ LE MARDI 23 JUILLET 2013 À 13H44

Epoustouflant et digne d'une tragédie grecque !

Il s'agit tout d'abord d'une histoire d'amour entre Gilbert, un ouvrier ciseleur et Jane, une orpheline qu'il a recueilli, qu'il aime passionnément et rêve d'épouser. Hélas Fabiani le favori de la reine, vient rendre visite à la belle car il sait que cette orpheline est descendante d'une haute lignée...

Gilbert le croise un soir et apprenant la trahison il préfère donner sa vie plutôt que de la continuer sans l'amour de celle qu'il aime. Ce qui arrange la reine qui apprend la trahison de son favori et souhaite se venger...

Entre jalousie, trahison et passion cette pièce transcende le spectateur qui est suspendu aux lèvres des acteurs et appréhende la fin. La performance scénique de Pierre Azéma dans le rôle de Gilbert est impressionnante, l'émotion de son amour inconditionnel pour Jane pourrait faire jaillir les larmes du spectateur. Dans le rôle de Marie, Séverine Cojannot montre la faiblesse d'une reine qui est une femme avant tout et attire le spectateur dans ses doutes quant au dessein de son amant.

Les autres acteurs rendent également honneur à Victor Hugo. On acclame la mise en scène de Pascal Faber !

**A 12h30 au théâtre de l'Oulle, 19 place Crillon. Tarifs 20 € ; 14 € et 10 €
Réservations 04 90 86 14 70**

Alexandrine Navarrete

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

Marie Tudor, Hugo revisité et dépoussiéré

loeildolivier.fr/2017/07/marie-tudor-hugo-revisite-et-depoussiere

13 juillet 2017

Deux femmes, l'une reine despotique, bientôt sanguinaire, l'autre, damoiselle, jeune et jolie, se consomment d'une passion dévorante, fatale pour un même cœur. En dépoussiérant du superflu cette tragédie romantique signée Victor Hugo, Pascal Faber signe une pièce noire, très contemporaine sur les amours fous, sur la course au pouvoir. Un joli moment de théâtre.

Dans un décor des plus minimalistes, propice à l'imagination, des silhouettes se glissent hors de la pénombre. Encapuchonnées, masquées, elles se cherchent, se rencontrent dans les rues du vieux Londres. Êtres de la nuit, elles complotent à mi-voix. Proches du pouvoir, elles n'ont qu'un objectif débarrasser la Reine d'Angleterre, Marie Tudor (enragée **Séverine Cojannot**), de son trop encombrant et aventurier amant, Fabiano Fabiani (charismatique **Frédéric Jeannot**). Pour cela, elles sont prêts à tout, quitte à sacrifier la vie d'un homme, celle d'un pauvre hère, un ouvrier-ciseleur du nom de Gilbert (épatant **Pierre Azéma**).



Pour perdre l'honni favori, aux yeux de la très jalouse et tyrannique souveraine, les conjurés s'apprêtent à révéler l'amourette du coureur de jupons avec la belle Jane (candide **Joëlle Lüthi**), une orpheline que le trop gentil artisan s'apprête à épouser après l'avoir recueillie et élevée. Très vite, tous nos protagonistes seront pris dans le furieux tourbillon méticuleusement organisé par le chef des comploteurs, Simon Renard (surprenant **Pascal Faber**), légat du futur époux de la reine. Rien ne pourra arrêter l'infamante et funeste machination dont personne ne sortira indemne.

Elaguant avec ingéniosité le texte dense de **Victor Hugo**, **Pascal Faber** revisite les amours de la sanglante Marie leur donnant une profondeur noire, une férocité plus âpre. S'attachant tout particulièrement à la Reine et à l'artisan

Gilbert, il oppose avec habileté peuple et despote, opprimé et oppresseur, montrant que le pouvoir de l'un limite parfois celui de l'autre. Préférant l'épure, sa mise en scène très moderne souligne son propos et donne la part belle aux comédiens.

Pierre Azéma campe avec finesse l'homme bourru au cœur blessé. Voix caressante et regard intense, il évite de tomber dans le mièvre et le sirupeux de son personnage. **Séverine Cojannot** est flamboyante en Reine folle d'amour. À la limite de l'hystérie, elle donne corps à cette femme monstre terriblement humaine perdue par une passion dévorante, brûlante. **Joëlle Lüthi** offre sa blondeur naïve à Jane et révèle une vraie force dans sa confrontation finale avec la souveraine. Le reste de la distribution, **Pascal Faber**, **Pascal Guignard** et **Frédéric Jeannot** sont de la même trempe.



Loin du théâtre classique, laissez vous séduire par cette *Marie Tudor* contemporaine, cette femme à la raison vacillante, prête à tous les crimes pour assouvir ses désirs. Un moment de théâtre intense et vibrant à ne pas rater !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Marie Tudor de Victor Hugo **théâtre Rive-Gauche**

6, rue de la Gaîté

75014 Paris

jusqu'au 11 décembre 2017

les lundis à 20h

durée 1h30

Mise en scène de Pascal Faber Assisté de Bénédicte Bailby

avec Pierre Azéma, Séverine Cojannot, Pascal Faber, Pascal Guignard, Frédéric Jeannot, Joëlle Lüthi

Création sonore de Jeanne Signé

Lumières de Sébastien Lanoue

Costumes de Madeleine Lhopitallier



Crédit photos ©David Krüger

© 2020 -Tous droits réservés.

Rédacteur en chef - Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Administrateur - Samuel Gleyze-Esteban

Tout le monde devrait aller voir Marie Tudor

Lorsque Jean Vilar programma Marie Tudor de Victor Hugo (1833) au Festival d'Avignon, en 1955, cela faisait quatre-vingt-un an que la pièce n'avait pas été mise en scène. « Il faut veiller à défendre Hugo contre les sots et les gens d'esprit », lança-t-il alors à ses comédiens en répétition. C'est qu'il avait fallu au moins cela : une alliance terrible entre la sottise et un certain « esprit », pour tenir si longtemps cette merveilleuse pièce éloignée des scènes de théâtre. Car malgré son pathos, ses invraisemblances et certains excès, ce drame a la puissance rare des grandes histoires bien racontées. Il serait dommage d'en priver ceux qui vont au théâtre pour y trouver, tout simplement, de l'étonnement et de la beauté.

En 1992, du haut de mes douze ans, j'avais découvert Marie Tudor dans la mise en scène grandiose de Daniel Mesguich, à la Maison des Arts de Créteil. C'est un de mes premiers grands souvenirs de théâtre. Je pensais que les boules de feu et les cieux étoilés qui paraient le spectacle lui prêtaient une magie particulière. Mais mon émerveillement d'enfant, je l'ai retrouvé presque intact, il y a quelques jours, dans une petite salle du Lucernaire, à Paris, où Pascal Faber met en scène la pièce avec autant de soin que de simplicité.

Qu'importe en effet l'âge du public, le contexte ou le budget de la création : ce thriller poétique est un texte aussi généreux que raffiné, propre à séduire le public le plus « contradictoire », pour reprendre un terme cher à Hugo. C'est un texte à deux visages, en somme, comme il a d'ailleurs deux figures principales. La première est un ouvrier du peuple, Gilbert, follement amoureux de sa fille adoptive, Jane, qu'il a recueillie vagabonde, mais qui se révélera plus tard fille de Lord. L'autre personnage clé est la reine d'Angleterre, Marie Tudor, ivre de passion pour un jeune Italien, Fabiano Fabiani, qui la trompe depuis un mois... avec Jane. « Tu es comme moi », dira la reine à l'ouvrier lorsque leurs deux chagrins d'amour se retrouveront imbriqués. Et tout au long de la pièce, tandis que la passion fera toujours faiblir la reine, l'ouvrier, lui, sera systématiquement grandi par son amour. Chassé-croisé apparemment démagogique, mais dont Hugo fait un symbole poétique... et militant.

Au Lucernaire, tirant parti de quelques accessoires habilement conçus pour être réversibles, la scénographie de Pascal Faber nous fait passer en toute sobriété de la rue au château, puis de la chambre royale à la prison de Londres où seront enfermés Gilbert et Fabiano. Et cela suffit pour emporter le spectateur dans cette fable haletante et émouvante, où chaque acteur joue son rôle avec juste ce qu'il faut de passion et de nuance. Pierre Azéma, notamment, incarne un Gilbert d'abord bouleversant de modestie puis impressionnant de beauté ; et Florence Cabaret donne à Marie Tudor des impulsions félines qui mettent à découvert l'âme de cette reine indomptable. Le destin de l'ouvrier ciseleur et les hésitations de la reine tiennent en haleine avec une intensité qui nous laisse, après coup, tout étonnés. Un peu comme Vilar s'était dit étonné, jadis, que Victor Hugo se soit ainsi imposé dans le répertoire de son Théâtre National Populaire. « Quand j'ai débuté dans la mise en scène, si tu m'avais dit que je monterais un jour du Victor Hugo, je t'aurais ri au nez. Mais je l'ai relu, figure-toi ! Et je me suis dit : ça c'est du théâtre populaire, oui ou non ? », avait-il confié à un journaliste de La Nouvelle République en août 1955. Relire (ou revoir) Hugo est un exercice qui réserve des surprises, en effet. Quelques semaines plus tard, dans L'Express, l'enthousiasme de Vilar s'exprimait cette fois sans pudeur ni coquetterie. « Ceux qui n'aiment pas Marie Tudor n'aiment pas le peuple et par conséquent n'aiment pas le théâtre ». À bon entendeur.

L'ÉCHARPE ROUGE

Il y a deux pièces dans *Marie Tudor*. La première présente une reine confrontée à la déchirure classique entre l'amour et le pouvoir, le cœur et la raison d'État, le sentiment et les responsabilités. La seconde présente une femme, dévorée par une passion irresponsable pour un homme, Fabiano Fabiani. Victor Hugo a écrit la première pour faire de la politique, la seconde pour faire oublier qu'il faisait de la politique.

Suivre l'hypothèse royale, c'est s'interroger sur la légitimité du pouvoir. Alors que la dynastie des Tudor tremble sur son trône récemment conquis, le jeu des alliances internationales, la rancœur des querelles de familles encore fraîches et les rivalités de cour écrasent la vie intime de la Reine. Ce qu'Elizabeth 1^{ère} supportera sans mot dire, en transcendant même cette ascèse, Marie Tudor le vit très mal, car elle est moins faite pour le pouvoir, en réalité, que pour la vie.

S'adonner à la pente féminine, c'est méditer sur la faiblesse du cœur, sur l'incendie irrépressible qui s'appelle la passion et rend aveugle, sourd et injuste.

D'évidence, Pascal Faber a choisi la deuxième voie et s'efforce d'estomper le royaume d'Angleterre et les alliances géopolitiques auxquelles sont soumis les souverains. Le metteur en scène a eu l'habileté de distribuer, dans le rôle éponyme, Séverine Cojannot, qui parvient à jouer les excès sans tomber dans les abus et excelle à explorer les marches de l'hystérie sans s'y enliser. Quand elle pousse les feux de la rage amoureuse, de la jalousie vengeresse, elle se chiffonne et se fripe, se fait dragonne, paraît avoir soudain cent ans.

De ce choix naît une frustration, celle de ne pas entendre un texte sur la légitimité et l'exercice du pouvoir, sur cette interrogation fondamentale qui mène au choix de la République : un pays appartient-il à celui qui le dirige, ou bien l'inverse? Fabiano Fabiani n'est pas un favori, c'est un amant. Toute la couleur politique de l'œuvre repose sur Simon Renard (Pascal Faber), maître ès intrigues, c'est-à-dire sur la face cachée (et souvent honteuse) du pouvoir, pas sur sa démonstration sacrée et courageuse, face au peuple.

Mais cette orientation du jeu met aussi au jour d'autres lignes de force. Jane, d'habitude cloîtrée dans un mélo assez maladroit, se retrouve presque à égalité avec Mary, de femme à femme, que ne séparent que quelques années et le continent invisible du pouvoir. Cela ne rend pas le duo Gilbert-Jane plus facile à jouer, car ce romantisme-là a beaucoup vieilli, mais lui donne un relief inédit. La bataille suprême ne se joue donc pas, au bout du compte, entre une Reine et une jeune amoureuse, mais entre deux figures du désir, celle qui dévore les êtres et celle qui les construit. Jane comprend lentement qu'elle aime Gilbert, non Fabiano, tandis que Marie Tudor éprouve à chaque seconde son incapacité à cesser d'aimer Fabiani.

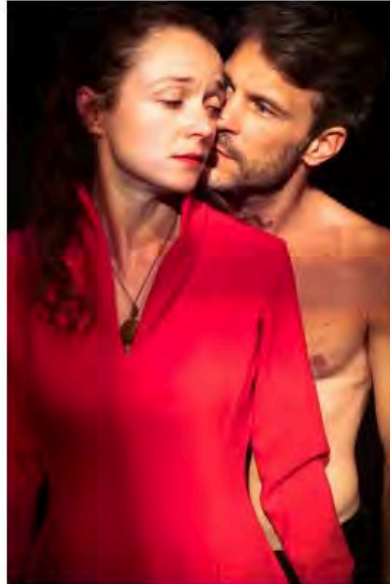
Christophe Barbier

Un Fauteuil pour L'Orchestre

fff = A ne manquer sous aucun prétexte

Marie Tudor, de Victor Hugo, adaptation et mise en scène Pascal Faber, Théâtre Rive Gauche

Oct 11, 2017 | Commentaires fermés sur Marie Tudor, de Victor Hugo, adaptation et mise en scène Pascal Faber, Théâtre Rive Gauche



© Cie 13

fff article de Nicolas Brizault

Marie Tudor, cette pièce romantique en prose de Victor Hugo présentée la première fois en novembre 1833, nous montre comment l'amour, l'Etat, la confiance et l'intérêt ne se sont jamais bien entendus. La reine est folle d'un bel italien, Fabiano Fabiani, fort intéressé, lui, par l'argent et le pouvoir. Heureusement quelques fourbes, pardon, quelques fort honnêtes hommes entourant la reine vont veiller à l'ordre des choses, dans la plus grande des loyautés, et vont s'arranger pour que ce « bel » amour se transforme en un drame puissant et irréversible, contre laquelle la reine ne peut rien sauf rester jolie dans son coin, drame mêlant une autre princesse inconnue, Jane, son père adoptif, qu'elle veut épouser mais qu'elle croit mort et qui pourtant est toujours là. Un drame, oui, trois jours terribles de déclarations d'amour vraies et fausses, de calculs, d'espoirs et d'effondrements. Des cris, des coups, des menaces. La vie de tous les jours à Londres chez la reine. Le talent inépuisable de Victor Hugo, pour lequel on a aucun doute, et celui de Pascal Faber, qui nous plonge dans cet univers, façon baguette magique presque, nous emportant si près et si loin en un instant, trois jours et quelques siècles à travers lesquels nous flottons, sortant de là avec ce bouquet superbe d'histoire, de drame, de romantisme. Une heure trente et on a l'impression d'une poignée de minutes seulement, tant la vivacité et le talent des comédiens et comédiennes nous emportent. La simplicité est là, forte et puissante, mettant en avant le talent gigantesque de Victor Hugo, bien évidemment, auteur de ces mots fous portés par le talent resplendissant et résonnant de ceux qui vont faire vivre Marie Tudor, Simon Renard, Fabiano, Jane et les autres. En allant voir **Marie Tudor**, on trotte très confiant, on s'imagine déjà ce qu'on va revoir, ressentir. Eh bien non. On est emporté, saisi. On n'est plus assis sur du velours rouge dans un théâtre parisien mais à Londres, ne sachant pas qui sera décapité demain. Le temps n'existe plus, il fait de nous ce qu'il veut, grâce au talent multiplié par six qui se déploie sur cette scène si proche. La simplicité est là elle aussi, à travers les costumes, les décors. Tout soutient tout. Cela peut être dangereux parfois, l'effondrement sait être rapide et inéluctable. Là il n'existe pas. Le public est tenu, illuminé, londonien. Les hurlements de la reine, son espoir déchu, cet amour anéanti nous entraînent. On s'installe dans cette salle de théâtre un peu sûr de soi, Hugo, **Marie Tudor** et on dîne ensuite ? Non, après ces trois jours-éclairs pulvérisés en une heure trente, on est au XVIIe siècle, ébloués de jalousie, de raison d'Etat et de crimes, mais la reine et l'Angleterre sont sauvées. Et nous, du coup bien rassurés dans le métro, la seule hésitation restant la date, nous sommes en octobre 1833 ou 1553 ?

Marie Tudor, de Victor Hugo

Mise en scène Pascal Faber

Avec Pierre Azéma, Séverine Cojannot, Pascal Faber, Pascal Guignard Cordelier, Frédéric Jeannot, Joëlle Lüthi

Décor Doriane Boudeville, Tina Trottin

Lumières Sébastien Lanoue

Univers sonore Jeanne Signé

Costumes Madeleine Lhopitalier

Assistante mise en scène Bénédicte Bailby

LIBRE THÉÂTRE

L'actualité du répertoire français

Marie Tudor par la Compagnie 13

libretheatre.fr/marie-tudor-compagnie-13/

29/7/2017

Théâtre de l'Oulle

À 13h10, du 7 au 30 juillet, relâche les 19 et 26 juillet
19, place Crillon – 84000 – Avignon

😊 Libre Théâtre vous recommande ce spectacle

Marie Tudor est tout d'abord un drame historique aux multiples rebondissements. La mise en scène épurée de Pascal Faber révèle l'intensité dramatique de la pièce. Par le truchement de quelques jeux de lumières et de discrets voilages, jaillissent sous nos yeux une rue londonienne, l'appartement de la Reine ou la prison de la Tour de Londres. L'univers sonore renforce le suspens. Mais *Marie Tudor*, c'est aussi une histoire de passions amoureuses et d'ambitions politiques. Le projet de Victor Hugo était de dépeindre « une reine qui soit une femme. Grande comme reine. Vraie comme femme. » Séverine Cojannot incarne avec talent, les multiples facettes de cette souveraine contestée, follement éprise du séduisant, mais très fourbe, Fabiano Fabiani, interprété par Frédéric Jeannot. Face à ce couple vénéneux, Simon Renard (Pascal Faber) va manipuler tous les personnages pour sauver la reine et l'Angleterre mais surtout sa propre ambition. Les autres comédiens, Pierre Azéma, Joëlle Lüthi et Pascal Guignard Cordelier, sont également extraordinaires et nous touchent par leur humanité. Comme dans tout le théâtre d'Hugo, l'humour est aussi très présent, avec d'autant plus de résonance que le tragique n'est jamais loin.

Un superbe spectacle à ne pas manquer à Avignon ou en tournée.

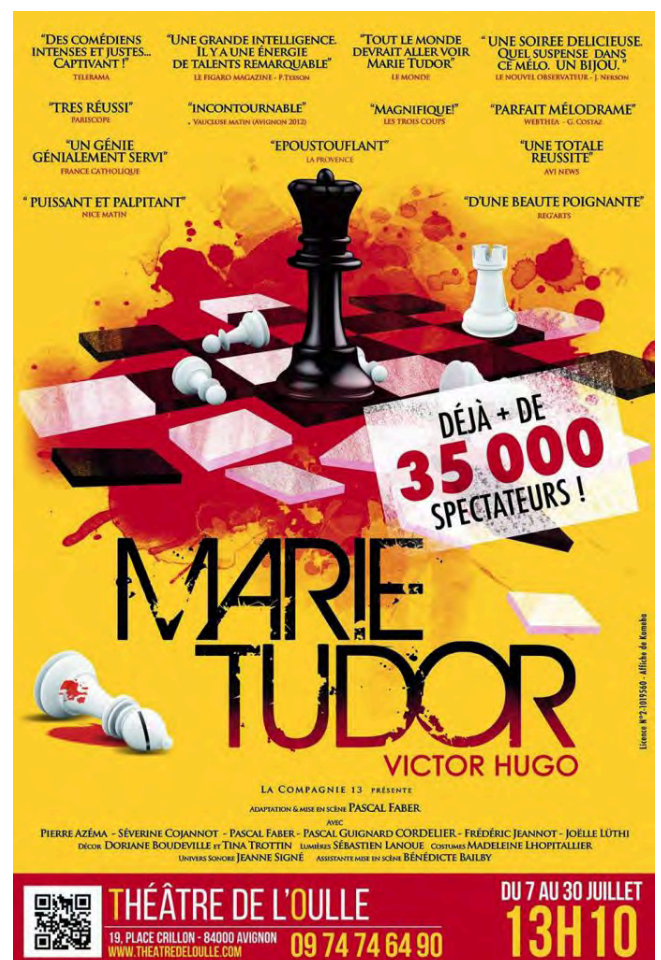
Metteur en scène : Pascal Faber

Avec : Pierre Azéma, Séverine Cojannot, Pascal Faber, Pascal Guignard, Frédéric Jeannot, Joëlle Lüthi

Assistante mise en scène : Bénédicte Bailby

Création sonore : Jeanne Signé

Lumières : Sébastien Lanoue





Une femme et une reine, Marie Tudor au théâtre de l'Oulle

19 juillet 2017 | L'Envolée Culturelle | 0 Commentaires | 2017, avignon, Compagnie 13, complot, couleurs, drame passionnel, festival, héritage, jeu de lumières, marie tudor, off, Pascal Faber, pouvoir, royauté, Talbot, théâtre, théâtre de l'ouille, victor hugo

Venez découvrir *Marie Tudor*, tous les jours au [théâtre de l'Oulle](#) à 13h10. Cette pièce de Victor Hugo, montée par la [Compagnie 13](#) et mise en scène par Pascal Faber, a rencontré un franc succès depuis sa création.

Une intrigue politique

Marie Tudor, reine d'Angleterre, a pris un amant italien, ce qui ne manque pas de révolter les nobles de sa cour. Éperdue d'amour pour cet homme fourbe, elle lui octroie les terres de lord Talbot, un gentilhomme qui est mort pour défendre l'honneur de Catherine d'Aragon, la mère de Marie. Mais elle ne sait pas que lord Talbot avait une héritière, Jane, une jeune fille douce et réservée qui a été élevée par Gilbert, un ouvrier ciseleur. Celui-ci est tombé amoureux de sa pupille, et est décidé à l'épouser. Dans le même temps, le fourbe italien, Fabiano Fabiani, qui a appris l'existence d'une héritière qui pourrait lui contester sa propriété, entreprend de séduire l'innocente Jane. Folle de rage la reine apprend bientôt qu'on la trompe...

Jane Talbot et Marie Tudor semblent être des pendents l'une de l'autre, ne serait-ce qu'au niveau des vêtements : au rouge passionnel qui orne Marie, rappel du sang versé, s'oppose le bleu, virginal et pur, de Jane. L'accent est d'ailleurs mis, tout au cours de la pièce, sur la symbolique des couleurs. Jane paraît être la construction en reflet de la reine, toutes les deux étant des images de femmes privées de puissance ou gavées de puissance. Les rôles s'inverseront d'ailleurs peut-être au cours de la pièce... Jane, avec ses cheveux blonds coupés court et sa voix frêle, mais aussi par sa détermination à sauver celui qu'elle aime, rappelle peut-être Jeanne d'Arc ?

Une mise en scène originale

Servi par un très bon jeu d'acteur, la pièce se déroule dans un décor simple et sobre. Grâce aux jeux de lumières, on donne aux accessoires des utilités différentes au fil de la pièce. Ainsi, des blocs de pierres qui suggèrent une rue dans la première scène, deviennent, grâce à la lumière qui se pose dessus, des cellules de prison. Symboliquement, ce message est très fort puisque les deux prisonniers, Gilbert et Fabiano, sont tenus enfermés par la lumière, qui souvent associée métaphoriquement au pouvoir monarchique.

La sobriété du décor peut interroger. En effet, si le premier acte a lieu dans une rue londonienne, et le dernier en grande partie de la Tour de Londres, le deuxième acte se passe dans le palais de Marie, c'est-à-dire dans un contexte d'appartement royal. La souffrance de Jane et Marie ne sera que plus crédible dans cet absence de somptuosité.

Il est intéressant de jouer cette pièce aujourd'hui, c'est parce qu'elle parle, avant tout, des turpitudes associées à la vie à la tête du pouvoir, un thème ô combien contemporain. Les costumes, qui rappellent un passé monarchique, n'entament en rien la contemporanéité du propos. Les intrigues politiques, les volontés de puissance, mais aussi la détresse des deux femmes, les choix qu'elles doivent faire, n'appartiennent absolument pas au monde d'hier.

Un drame passionnel ?

Si l'ambiance est pesante dans la salle, c'est aussi parce que *Marie Tudor* est un drame passionnel. La thématique de la violence est très présente dans toute cette histoire, puisqu'elle est à la base de l'intrigue. Si Marie Tudor est bientôt placée au premier plan, et qu'elle lutte pendant toute la pièce entre son amour bafoué et son orgueil piétiné, on peut s'interroger sur la façon dont elle est vraiment maîtresse de ce jeu politique. En effet, Simon Renard, le légat impérial qui représente le prince d'Espagne est le véritable marionnettiste de cette pièce. C'est lui qui agit les ficelles et qui décide de tout, si subtilement d'ailleurs que même le spectateur peine à comprendre cette façon presque merveilleuse qu'il semble avoir de changer le cours de l'histoire.

Cette pièce, finalement assez sombre, représente les dessous de la politique monarchiste, dans laquelle trop de pouvoir est accordé à un(e) seul(e) personne, et dénonce implicitement une telle organisation de la société. Malgré des longueurs, cette pièce est intéressante et intelligemment présentée par la Compagnie 13. À voir !

Marie Tudor

Le pouvoir de l'intimité

Par Cécile STROUK

La Compagnie 13 revient avec son adaptation désormais notoire d'une pièce de Victor Hugo sur un épisode passionnel de la vie de Marie Tudor. Un drame en trois actes qui montre à quel point les enjeux politiques relèvent (souvent) du champ de l'intime.

Au XIX^{ème} siècle, Victor Hugo écrit une pièce sur Marie Ier, plus connue sous le nom de Marie Tudor. Une femme catholique ayant régenté l'Angleterre trois siècles avant celui de l'écrivain. Avec toute la maîtrise dramaturgique que nous lui connaissons, le grand romantique livre une pièce chorale, malgré les apparences.

Une pièce complotiste

Bien sûr, Marie Tudor est au centre de l'intrigue : c'est elle l'incarnation du pouvoir absolu. La densité narrative prend pourtant racine ailleurs : dans les complots que chacun nourrit autour d'elle. En tête, Simon Renard, le légat de Philippe (ndlr : fils de Charles Quint), proche de la Reine aux manettes d'une grande machination, cerveau des opérations, grand ambitieux ; Fabiano Fabiani, cet aventurier italien qui abuse de sa force séductrice pour tromper la gente féminine, dont la reine ; Gilbert, ce brave ouvrier qui projette d'épouser la fille qu'il a pourtant adoptée jeune enfant ; cette fille, Jane Talbolt, noble héritière qui s'ignore, perdue entre son désir ardent pour l'Italien et son amour profond pour son futur mari ; et le « Juif », omniscient, voleur, fouineur et déclencheur malgré lui de l'intrigue.

Sur scène, les comédiens proposent un jeu fluide. Notamment Pascal Faber (comédien et metteur en scène) qui dispose d'une prestance d'une belle gravité et d'un sang-froid mimé avec conviction ; et Pascal Guignard Cordelier, un « Juif » à la verve rythmée et aux mouvements souples. Dans le rôle de Marie Tudor, Séverine Cojannot adopte l'attitude crispée de celle prête à cracher sa valda. Un parti pris juste qui enraye toutefois la clarté de son discours à force de serrages de mâchoires. Le plus signifiant restant cette robe rouge qu'elle porte : symbole de passion sanglante et morbide. Couleur que l'on retrouve dans le clair-obscur d'une pièce se déroulant tour à tour dans des ruelles sombres puis dans un palais mal éclairé. Une scénographie du complot bien pensée.

Au-delà du fait que la pièce montre la décapitation programmée d'un homme (l'Italien) accusé à tort de régicide, cette adaptation de Pascal Faber fait apparaître ici l'idée que le crime politique est avant tout crime intime. La noblesse, le pouvoir n'est pas épargné par les drames émotionnels, c'est même souvent là le cœur du problème. Seulement, au risque de paraître trop trivial, il est déguisé par des couches d'énigmes politiques dont la complexité semble hors de portée alors même qu'elle réside dans des choses communes à tous : la difficulté de s'entendre, le désir de vengeance, la jalousie, la possessivité, etc. Victor Hugo ne parle, en filigrane, que de ça. *Les Misérables* raconte, à leur manière, la même histoire ; celle d'une humanité qui se ronge à cause d'une gestion médiocre de ses émotions.

... et misogynie

Si certains personnages de ce drame romantique ont une âme pure, elle se retrouve vite souillée : Jeanne se déshonore ; Gilbert perd la tête d'amour. Les autres sont vils, calculateurs, froids, abîmés par des années de mensonge et de traîtrises. Marie Tudor est peut-être la seule, dans cette galerie de personnages, à être moins manichéenne. Dépeinte comme hystérique, faible et tortionnaire, elle est capable d'une sensiblerie qui confère à cette figure du pouvoir quelque chose d'humain que les hommes ne manquent pas d'accuser : une femme qui gouverne, c'est une succession de caprices ; une femme se laisse toujours dominer par ses émotions... Cette pièce assume une misogynie sans nom, celle d'une époque où être femme revenait soit à être une hystérique (pouvoir) soit à une soumise (peuple). Misogyne et raciste ! Le « Juif » en prend lui aussi pour son grade. Une époque de tous les écarts verbaux et langagiers.

Quoi qu'il en soit, *Marie Tudor* nous enseigne une leçon : les grands histoires partent souvent de petites histoires. Car un être humain, quel qu'il soit, reste... un être humain.

Numéro 3280 – 4 novembre 2011

Un génie génialement servi

« Marie Tudor » est une pièce jouée avec rythme et vivacité, qui ressemble un peu à un bon polar : nul n'y est blanc, chacun a un motif inavouable qui le meut et l'incarnation même du dévouement et de l'amour n'échappe pas à l'esprit de vengeance.

C'est aussi un texte de Victor Hugo, aux saillies de slogan, qu'il soit provocateur ([« ce n'est] pas un homme, [c'est] un juif »), misogynne (« Quand une femme règne, le caprice règne ») ou simplement mot d'esprit (« Si la franchise était bannie de la terre, c'est dans le tête-à-tête de deux fripons qu'elle devrait se retrouver »).

Bref, c'est un très beau texte, bien hugolien tant il est manichéen, magnifiquement servi par des comédiens de talent, dans un décor sobre et des lumières inventives, à la hauteur de ce qui précède.

Que dire de plus ? Que le propos est éternel, donc actuel ? Mais c'est une évidence ! Qu'on est happé par les suspenses successifs ? Que Marie Tudor nous entraîne au rythme de ses hésitations, tels des pantins secoués par ses propres contradictions ? Que le bailli est la figure même de Machiavel, aussi cynique que serviteur ? Que Gilbert est un aérolithe tombé dans la fange du monde ? Que toute ces psychologies entrelacées forment une équation aux multiples inconnues, qui ne sera résolue – dans une logique toute mathématique – qu'à la dernière seconde ? ■

« Marie Tudor », avec Pierre Azéma, Florence Cabaret... au Lucernaire, 53, rue Notre-Dame des champs, 75006 Paris, tél. : 01.43.44.57.34, du mardi au samedi (21h30), dimanche (15h).



Pierre François

nice-matin

28 mars 2013

Bien vu, bien entendu

« Marie Tudor » plébiscitée



Captivés, conquis, on a frémi à la Licorne aux intrigues et péripéties de « Marie Tudor » et l'on a voté – Made in Cannes oblige - « passionnément » en majorité à l'issue de ce drame signé Victor Hugo. Un suspense entretenu jusqu'au dernier coup de Big Ben annonçant que la hache du bourreau est tombée sur le favori de la Reine, un sombre et séduisant traître à l'amour et à la couronne. L'intelligence de la mise en scène de Pascal Faber (ex de l'Erac) resserre ce mélo politico-tragique pour nous offrir un spectacle sobre, puissant et palpitant, traversé par les grands thèmes hugoliens. Un spectacle magistralement servi par les comédiens justes et intenses de la Cie 13, valeurs sûres du théâtre d'aujourd'hui... et de demain.

AUORE BUSSER

(Photo Gilles Traverso)

Marie Tudor, Hugo revisité et dépoussiéré

loeildolivier.fr/marie-tudor-hugo-revisite-et-depoussiere/

Olivier Fregaville-Gratian
d'Amore

13 juillet
2017

Deux femmes, l'une reine despotique, bientôt sanguinaire, l'autre, damoiselle, jeune et jolie, se consomment d'une passion dévorante, fatale pour un même cœur. En dépoussiérant du superflu cette tragédie romantique signée Victor Hugo, Pascal Faber signe une pièce noire, très contemporaine sur les amours fous, sur la course au pouvoir. Un joli moment de théâtre.

Dans un décor des plus minimalistes, propice à l'imagination, des silhouettes se glissent hors de la pénombre. Encapuchonnées, masquées, elles se cherchent, se rencontrent dans les rues du vieux Londres. Êtres de la nuit, elles complotent à mi-voix. Proches du pouvoir, elles n'ont qu'un objectif débarrasser la Reine d'Angleterre, Marie Tudor (enragée **Séverine Cojannot**), de son trop encombrant et aventurier amant, Fabiano Fabiani (charismatique **Frédéric Jeannot**). Pour cela, elles sont prêts à tout, quitte à sacrifier la vie d'un homme, celle d'un pauvre hère, un ouvrier-ciseleur du nom de Gilbert (épataant **Pierre Azéma**).

Pour perdre l'honni favori, aux yeux de la très jalouse et tyrannique souveraine, les conjurés s'apprentent à révéler l'amourette du coureur de jupons avec la belle Jane (candide **Joëlle Lüthi**), une orpheline que le trop gentil artisan s'apprête à épouser après l'avoir recueillie et élevée. Très vite, tous nos protagonistes seront pris dans le furieux tourbillon méticuleusement organisé par le chef des comploteurs, Simon Renard (surprenant **Pascal Faber**), légat du futur époux de la reine. Rien ne pourra arrêter l'infenale et funeste machination dont personne ne sortira indemne.

Elaguant avec ingéniosité le texte dense de **Victor Hugo**, **Pascal Faber** revisite les amours de la sanglante Marie leur donnant une profondeur noire, une férocité plus âpre. S'attachant tout particulièrement à la Reine et à l'artisan Gilbert, il oppose avec habileté peuple et despote, opprimé et oppresseur, montrant que le pouvoir de l'un limite parfois celui de l'autre. Préférant l'épure, sa mise en scène très moderne souligne son propos et donne la part belle aux comédiens.

Pierre Azéma campe avec finesse l'homme bourru au cœur blessé. Voix caressante et regard intense, il évite de tomber dans le mièvre et le sirupeux de son personnage. **Séverine Cojannot** est flamboyante en Reine folle d'amour. À la limite de l'hystérie, elle donne corps à cette femme monstre terriblement humaine perdue par une passion dévorante, brûlante. **Joëlle Lüthi** offre sa blondeur naïve à Jane et révèle une vraie force dans sa confrontation finale avec la souveraine. Le reste de la distribution, **Pascal Faber**, **Pascal Guignard** et **Frédéric Jeannot** sont de la même trempe.

Loin du théâtre classique, laissez vous séduire par cette *Marie Tudor* contemporaine, cette femme à la raison vacillante, prête à tous les crimes pour assouvir ses désirs. Un moment de théâtre intense et vibrant à ne pas rater !

Marie Tudor de Victor Hugo
[Festival d'Avignon Le Off](#)
[Théâtre de l'Oulle](#)



Au théâtre de l'Oulle, Pascal Faber redonne vie à une *Marie Tudor* vibrante

Les Trois Coups.com

le journal quotidien du spectacle vivant

Vendredi 21 octobre 2011

« Marie Tudor », de Victor Hugo (critique de Vincent Morch), Le Lucernaire à Paris

Royal

Pascal Faber revient à « Marie Tudor » (1833), qu'il avait déjà mise en scène en 2002, au théâtre Rouge du Lucernaire. Par bien des égards, le travail qu'il a effectué sur cette pièce, avec tous les membres de la Compagnie 13, est exemplaire. Avec, en apothéose, un final d'une intensité rare.

Gilbert (Pierre Azéma) est un ouvrier ciseleur, fiancé à celle qu'il avait recueillie seize ans auparavant, Jane (Flore Vannier-Moreau), au cours d'une violente nuit d'émeute. Mais, à une semaine de leur mariage, il s'inquiète – à juste titre : il apprend qu'elle est tombée sous le charme d'un jeune gentilhomme de la cour, qui se révèle être l'intriguant et perfide amant de la reine Marie d'Angleterre (1516-1558), Fabiano Fabiani. Pris dans un complexe jeu d'ambiguïtés et d'ambivalences, les personnages seront confrontés à la douloureuse nécessité d'un choix décisif. Gilbert ou Fabiano ? Venger ou ne pas se venger ? Suivre son cœur ou effectuer son devoir ? Vivre ou mourir ? Toute la question étant de savoir si faire tel ou tel choix, ou même si choisir ou non, n'est pas, finalement, indifférent. Quelqu'un, dans l'ombre, peut tirer les ficelles.

Le texte de Hugo, subtilement raccourci, ne subit aucun dommage dans cette opération. En revanche, Pascal Faber s'est très largement affranchi des nombreuses didascalies et indications scéniques hugoliennes pour en tirer une mise en scène sobre, intelligente, efficace, et toujours respectueuse de l'esprit de la pièce. Un plateau entièrement noir, sans décor hormis quelques accessoires (un banc, un tapis, une chaise, deux tentures), suffisent, avec l'aide de fumigènes et de lumières bien pensées, à suggérer tous les lieux où se déroule l'intrigue. Les costumes, à la fois anachroniques et élégants, sont d'une excellente facture, et, comme la scénographie, n'ancrent l'action dans aucune époque particulière, servant l'universalité du propos.

La qualité de l'interprétation s'impose

Dès les premières répliques échangées, la qualité de l'interprétation s'impose, et chose assez rare, celle-ci se révèle d'une grande homogénéité. Il n'y a pas, comme cela arrive fréquemment, du bon mélangé à du moins bon, de l'excellent à du médiocre : tous les personnages sont ici défendus avec intelligence et talent, chacune de leurs phrases sonne juste. C'est une performance d'autant plus méritoire que les personnages principaux sont complexes, traversés de sentiments contradictoires, d'aspirations irréconciliables. Ainsi, Pierre Azéma campe un Gilbert à la fois doux, sentimental, passionné et violent ; Florence Cabaret une reine despotique, instable et totalement perdue entre ses devoirs d'État et ses aspirations de femme, son désir de se venger de Fabiano et son amour pour lui. J'ai aussi beaucoup aimé l'interprétation que propose Sacha Petronijevic de Simon Renard, l'homme de l'ombre, pleine d'une ironie subtilement distanciée.

Mais tout cela n'est encore rien au regard du final de la pièce. Celui-ci se déroule au moment où l'exécution de Fabiano est finalement décidée, mais où l'incertitude s'installe sur l'identité réelle de celui que l'on conduit au bourreau. Selon les indications scéniques de Victor Hugo, le son puissant d'une cloche retentit tout au long de cette scène, accentuant l'angoisse de Marie et de Jane restées dans la Tour de Londres, spectatrices impuissantes, et achevant de mettre leurs nerfs à vif. Florence Cabaret et Flore Vannier-Moreau y atteignent alors le sublime. Jamais, je n'ai vu une scène d'une telle intensité au théâtre. Jamais, je n'ai vu un engagement aussi total des interprètes. La déchirure du doute, la torture de l'espoir ont chez elles des accents de vérité si criants que l'on s'en accroche littéralement à son banc. Au moment de saluer, elles semblent encore ailleurs, très loin, bouleversées par l'épreuve qu'elles viennent de traverser et d'offrir au public. Magnifique.

Vincent Morch

Les Trois Coups

www.lestroiscoups.com

Direct Matin

N° 967 – Vendredi 4 novembre

THÉÂTRE

HUGO SHAKESPEARIEN

Partir des affres sentimentales d'une reine pour aboutir au panorama des passions humaines, voilà une méthode que n'aurait pas reniée Shakespeare. Mais c'est bien le jeune dramaturge Victor Hugo, alors âgé de 30 ans, qui se saisit de la vie de Marie Tudor, reine d'Angleterre (1553-1558), pour livrer un thriller autour de la couronne britannique. Fabiani, favori italien de Marie Tudor, cristallise les mécontentements sur sa personne, et les lords anglais veulent sa mort. La découverte de Jane, sa maîtresse, va leur donner l'occasion de passer à l'action. Une pièce passionnante, subtilement modernisée et bien portée par la Compagnie 13. • *Marie Tudor*, de Victor Hugo, par la Compagnie 13, mise en

scène de Pascal Faber.
Jusqu'au 27 novembre, 21h30,
Théâtre du Lucernaire, Paris 6^e.



Marie Tudor, par la Compagnie 13.

© D. KRUGER

metro



PARIS

jeudi 17 novembre 2011

n° 2102

www.metrofrance.com



Min 5'
Max 11'

Polar à l'anglaise

THÉÂTRE. C'est à la folie que Marie Tudor, reine d'Angleterre, aime son amant, l'Italien Fabiani. Et peu importe si ce dernier lui ment, la trompe et la manipule. Car, une fois la colère et le désir d'assouvir sa vengeance passés, c'est bien la folle passion qui demeure, envers et contre tout. Ainsi, Marie va jusqu'à risquer sa couronne pour sauver Fabiani. Sauf que son entourage machiavélique, ne l'entend pas de cette oreille... Drame de Victor Hugo offrant un véritable concentré de lyrisme et

d'élans romantiques. *Marie Tudor* explore avec passion les arcanes du pouvoir. Dans la mise en scène maîtrisée de Pascal Faber, l'histoire se suit comme un polar haletant. Suspense, atmosphère sombre et secrets de cour se dévoilent au fil d'un spectacle captivant et joliment interprété, notamment par Florence Cabaret, reine au tempérament convaincant.

● CAROLINE CHÂTELET
Marie Tudor, jusqu'au 27 novembre au Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris VI*.

DAVID LÉGER





« Il y a deux manières de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai, » écrivait Victor Hugo dans la préface de *Marie Tudor*.

Cette phrase est ici respectée au pied de la lettre.

C'est peu de dire que le parti pris par Pascal Faber, le metteur en scène, est réussi, n'ayons pas peur des mots, cette version touche au sublime.

Pas de fioritures inutiles : des tentures et quelques accessoires comme décor, que les jeux de lumière savamment utilisés transforment au gré des scènes en ruelle noyée de brume, en antichambre royale ou encore en cachots de la Tour de Londres. C'est d'une superbe et intense sobriété.

Rien ne permet de dater l'histoire, et on retrouve ce même souci dans les costumes d'un anachronisme étudié et très symboliques : la robe de Marie la Sanglante est rouge, celle de la jeune et innocente Jane blanche. Les hommes sont en costume de ville, les nobles arborant chacun une étoile de couleur différente selon leur rang.

Cette pièce écrite en 1833 est en effet intemporelle, tant les thèmes chers au républicain Victor Hugo, les jeux de l'amour et du pouvoir, la politique, le mépris de caste sont d'une actualité saisissante.

Le texte, puissant et dramatique, prend toute sa dimension grâce à l'interprétation d'une justesse et d'une précision extrêmes de tous les comédiens. Aucune fausse note, pas de surjeu, rien que la beauté nue des mots qui nous emmènent loin, très loin dans les méandres de l'âme humaine.

Les personnages masculins sont parfaits : Sacha Petronijevic donne la hauteur, la morgue et la dureté nécessaires au personnage de Simon Renard, Frédéric Jeannot est un Fabiano Fabiani sans scrupule et séducteur en diable. Pierre Azéma apporte tour à tour tendresse et douceur puis force et violence à l'ouvrier Gilbert. Les rôles du juif et maître Enéas sont joués en alternance par Stéphane Dauch et Pascal Guignard.

Mais les plus impressionnantes sont sans conteste les deux comédiennes.

Florence Cabaret, au jeu intense et retenu à la fois, incarne une Marie torturée, plus amante que reine, toute vibrante d'émotions qu'elle ne peut contenir, femme meurtrie et humiliée, forte et faible à la fois.

Flore Vannier Moreau est Jane, douce et touchante, bouleversée par des événements qui la dépassent, elle souffre en silence et on peut lire sur son visage et dans tout son corps frémissant la violence intérieure des sentiments qui l'agitent.

La scène finale où les deux femmes suivent par la pensée la marche vers l'échafaud du condamné sans savoir s'il s'agit de Fabiano ou de Gilbert est un modèle du genre : c'est d'une intensité incroyable grâce au jeu des comédiennes, tendu à l'extrême, accompagné par les cris de la foule qui hurle à la mort, les cloches de la Tour de Londres et les trois coups de canon annonçant l'exécution. C'est d'une beauté poignante, on en sort secoué et ému, les deux comédiennes également qui ont apparemment du mal à reprendre pied dans la réalité lors du salut.

Un grand moment de théâtre.

Nicole Bourbon

▼ Par Philippe DELHUMEAU

TTT Marie Tudor

Lucernaire (PARIS)

de Victor Hugo

Mise en scène de Pascal Faber

Avec Pierre Azéma, Florence Cabaret, Stéphane Dauch, Pascal Guignard, Frédéric Jeannot, Florence le Corre, Sacha Petronijevic, Flore Vannier-Moreau

C'est en 1833 que Victor Hugo écrit Marie Tudor pour une jeune comédienne, Juliette Drouet, découverte dans Lucrèce Borgia. Hugo voit en elle, Jane, l'héroïne de sa prochaine pièce. *Marie Tudor* est jouée pour la première fois, la même année, sur les boulevards à la Porte-Saint-Martin.

Un drame passionnel étalé sur trois jours qui prend sa trame à Londres en 1553. L'intrigue mêle habilement l'existence de deux êtres que tout oppose. Un homme sans scrupule parvient à se faire apprécier de la reine Marie Ier, fille du roi Henri VIII, jusqu'à s'introduire dans sa couche. Amant la nuit, favori le jour, la rumeur ne passe pas sous silence la complicité sentimentale entre la couronne et le bellâtre. Simon Renard, promu ambassadeur par le prince d'Espagne, doit s'affairer aux préparatifs des noces entre l'Angleterre et l'Espagne. Une page de l'histoire du Royaume-Uni est en passe de s'écrire à partir d'un fait de bailli.

La brume envahit la scène et permet à peine de distinguer les deux grands panneaux disposés de part et d'autre. La lumière alterne entre pénombre et clair-obscur ; un symbole fort dénonçant l'énigmatique destin de Fabiano Fabiani, fils d'un chaussetier italien, élevé en Espagne et anobli par la reine au rang de Lord Clanbrassil. Ce parvenu devient l'homme le plus détesté de Londres car il a ensorcelé la reine en la convaincant à des dépenses extravagantes. L'italien a le cœur qui gondole pour Jane, la fille de Gilbert, l'ouvrier ciseleur, adoptée alors qu'elle avait été abandonnée dans un couffin. Gilbert s'est occupé d'elle comme de sa fille légitime. De père qu'il a été, il tombe éperdument amoureux de Jane de dix-sept ans sa cadette. La jeune femme s'est laissée courtisée par Fabiani sans crier gare car la raison du cœur l'a emporté sur la raison d'être. Gilbert, possessif et jaloux, ne tolère pas cette trahison et exhorté par des gens de la cour, serait prêt à donner de sa vie pour retrouver celle qu'il a toujours considérée comme sienne.

Simon Renard traque sans répit le séducteur italien, il lui voue une haine sans retenue. Informé des aventures avec la fille de l'ouvrier, il révèle à la reine les faits évoqués. L'arrogance du représentant du prince d'Espagne déplaît à Marie Tudor qui voit en lui une *persona non grata*. L'enchaînement des situations superpose une inexorable fatalité tragique. La rancœur, le pouvoir, le drame de l'amour nouent une intrigue passionnante. La mise en scène de Pascal Faber offre un spectacle violent et poétique où la méchanceté et la bonté des personnages s'apparentent dans un mélodrame historique et social. Pascal restitue avec beaucoup d'esprit l'écriture de Victor Hugo inspirée par la puissance du texte nourri des passions humaines.

La dualité de Fabiani pose les limites de la recevabilité morale ... Être ou ne pas être au pays de Shakespeare prend effet dans le rôle de cet usurpateur de sentiments. Frédéric Jeannot interprète Fabiani avec justesse car il prend possession de son corps et des obsessions qui le hantent. La caricature du Juif interprétée par Pascal Guignard est tout à fait conventionnelle. Elle reflète l'avidité et le dédain dont il est l'objet et la victime en quelque sorte. Pierre Azéma joue un Gilbert bon, humble, courageux, fidèle à ses convictions et prêt à mourir pour sauver cet amour impossible pour Jane. Flore Vannier-Moreau dans le rôle de Jane est

éblouissante de tendresse et de sincérité. Un rôle difficile qu'elle assume avec la profondeur du sujet en proie à des sentiments partagés. Flore est une merveilleuse et pétillante comédienne, ses interventions sont à la hauteur de son talent. Florence Cabaret incarne une Marie Tudor prise entre deux feux, l'amour et l'arrogance de son entourage. La sévérité du personnage se porte dans le choix difficile des décisions qui lui incombent de prendre. Florence, une brillante artiste très à l'aise dans l'interprétation des héroïnes du théâtre classique. Sacha Petronijevic ne simule pas son personnage, Simon Renard. Aveuglé par le pouvoir, il renie les principes de la cour et échafaude des stratagèmes prompts à mettre en faillite les projets de la reine. La perversité le caractérise à souhait et Sacha excelle dans ce jeu.

La scénographie plonge le public dans le Londres du XVIème siècle inquiétant sous la brume, angoissant à l'heure où les cloches de l'église cadencent le cortège menant à l'échafaud, excitant au moment où les cris du peuple résonnent en écho. Un travail de qualité confondu au décor idéalement conçu et soigné pour cette tragédie.

Marie Tudor

Victor Hugo est à l'honneur au Lucernaire avec cette très belle adaptation de Marie Tudor. Cette tragédie complexe est mise en scène sans artifices, avec une sobriété qui accentue la beauté du texte et le talent des acteurs. Cette pièce historique allie habilement le drame amoureux et une atmosphère de thriller très moderne.

L'histoire de la pièce se déroule sur plusieurs plans menant inexorablement à la chute de Fabiani, le favori de la reine Marie. Simon Renard, représentant du prince d'Espagne conspire à sa perte. Complotant dans l'ombre, il s'appuie implicitement sur une société londonienne qui déteste cet amant encombrant.

Parallèlement Gilbert, ouvrier de son état, se dispose à épouser Jane, jeune femme naïve qu'il a recueillie enfant. Jane, ignore tout de sa légitimité. Fille d'un pair du royaume, elle est devenue l'enjeu de Fabiani qui convoite sa fortune. Simon Renard met son plan à exécution en affranchissant Gilbert et en l'enfermant dans une conspiration mortelle. Sous fond de complots, d'exécutions et de trahisons, cette pièce écrite par Victor Hugo détient tous les ingrédients historiques propres à enflammer le public et le tenir en haleine jusqu'au bout.

Les personnages de cette tragédie sont eux aussi d'une grande complexité. Ils nous apparaissent emplis de noirceur baignant dans une constante dualité. Gilbert vit un amour contrarié pour Jane, un hymen qui le renvoie à une problématique d'inceste. Fabiani, victime du complot et dépourvu de scrupules, justifie tous ses actes délictueux afin de protéger sa réputation. Simon Renard, en parfait arbitre, prend les reliefs d'un Machiavel dont l'ambition secrète se révèle au fil de la pièce. Marie Tudor apparaît davantage dominé par son amour que par son devoir de reine.

Un très beau jeu de lumière contribue à nous plonger dans une ambiance pesante digne d'un drame policier contemporain. Le plateau, embrumé et sombre, évoque les ruelles de Londres. Par opposition, les appartements de la reine sont plus éclairés et ornés de tentures rouges. La scénographie prête à l'intrigue les allures du complot, de la passion et de la mort. Les costumes sont volontairement sobres. Ils représentent l'opposition entre le rouge qui traduit la passion et le pouvoir et le blanc qui incarne la morale.

Les comédiens jouent subtilement avec les nuances de leurs personnages et contribuent à garantir un suspense à ce drame classique. On notera la très belle performance de Florence Cabaret qui incarne Marie Tudor, personnage implacable mais plein de sensibilité. Malgré quelques longueurs, cette adaptation transpose ce classique de Victor Hugo à un niveau très contemporain. L'amour, la politique, le meurtre, l'injustice sont d'autant de thèmes chers à l'auteur et sont ici retranscrits avec émotion et simplicité.

Audrey Jean 21 octobre 2011 | Publié(e) par Audrey Jean | On a aimé !



Drame de Victor Hugo, mise en scène de Pascal Faber, avec Pierre Azema, Florence Cabaret, Stephane Dauch, Pascal Guignard, Frédéric Jeannot, Florence Le Corre, Sacha Petronijevic et Flore vannier-Moreau.

On a parfois l'impression que l'œuvre théâtrale de **Victor Hugo** est négligée par la scène actuelle. Sont-elles jugées un peu vieillottes, dépassées, voire démodées ces fresques historiques qui mêlent passions mélodramatiques et intrigues politiques ? Peuvent-elles encore faire sens pour le public de 2011 ?

Avec une mise en scène simple et classique des plus fidèle à l'esprit hugolien, **Pascal Faber** offre un écrin d'une grande sobriété à cette pièce qui aborde nombre des thèmes et ficelles dramaturgiques chères à Victor Hugo, et démontre ainsi, sans fioriture, que "**Marie Tudor**" peut avoir une résonance toute particulière dans notre actualité. Pari risqué s'il en est et qui ne laisse pas de place à l'erreur, mais pari réussi.

L'histoire : Simon Renard, émissaire du roi d'Espagne à la cour d'Angleterre souhaite éliminer le favori de Marie Tudor, Fabiano Fabiani, qui représente selon lui un danger pour ses intérêts et ceux de l'Angleterre. Lorsqu'il découvre l'identité de la maitresse du jeune italien, il échafaude alors un stratagème des plus astucieux pour programmer la chute inéluctable de ce dernier.

Ce drame populaire qui mêle intrigue policière et amoureuse, développe également de nombreux thèmes intemporels tels que la dualité entre l'homme et sa charge, la passion et la raison, les dangers d'un système livré au bon vouloir d'un seul être, faible, imparfait et manipulable, l'hypocrisie et l'arrivisme qui en découle. En républicain convaincu, Victor Hugo met en garde contre les dangers du despotisme pour qui l'être humain n'est que pion à manipuler ou adversaire à éliminer tout en restant toujours ambivalent sur ses personnages et leurs intentions. Les amours sont déviants, les innocents coupables, les intentions jamais vraiment pures, les héros intéressés, les êtres manipulés.

Avec quelques éléments simples mais bien employés (tentures, éclairages, et costumes d'époque très épurés), **Pascal Faber** arrive pourtant à mettre en exergue toute l'ambiguïté du propos.

Il est grandement aidé en cela par une distribution impeccable. **Florence Cabaret** et **Sacha Petronijevic**, dont on avait déjà salué la prestation dans "[Un caprice](#)" de Musset à l'Essaïon l'an dernier, sont particulièrement convaincants. Florence Cabaret campe une reine à la fois faible et forte, exaltée ; atteint d'une folie que peuvent seules donner les grandes passion dévorantes. Quant à Sacha Petronijevic il nous glace avec un Simon Renard qui oscille entre grandeur et décadence, tant on se pose la question tout au long de la pièce sur les intérêts qu'il sert véritablement.

Cette version épurée d'un classique du théâtre français nous démontre une fois de plus que les grandes œuvres se suffisent à elles-mêmes et traversent les époques sans prendre une ride.

Encore faut-il savoir en rendre toute la richesse. Lorsque c'est le cas, comme pour ce "Marie Tudor", on ne peut qu'être conquis.

Cécile Beyssac

Marie Tudor

de Victor Hugo

Mise en scène
de Pascal Faber-
Compagnie 13

Le Lucernaire
(Paris), jusqu'au
22 juin puis en tour-
née en 2013-2014

On retrouve dans ce spectacle tout ce qui fascine ou irrite dans l'écriture dramaturgique de Hugo : le trait d'esprit qui ne résiste pas à un bon mot, maiséant ou non, l'intrigue mélodramatique faite de reconnaissances et de péripéties abruptes et parfois improbables, des personnages excessifs traversés par des pulsions contradictoires non résolues, des classes sociales en lutte mais également confondues par des intérêts partagés. En revanche, ce qu'on n'y retrouvera pas, c'est un élément qui pourtant avait semblé être indispensable au drame hugolien depuis les origines : le décor luxueux et prodigué en imposants et majestueux tableaux. Dans cette proposition très réussie, cette option de monter Hugo, malgré l'espace, est manifeste mais pas non plus isolée : on a vu cette saison deux mises en scène d'*Hernani* qui prenaient ce parti pris, en toute liberté pour l'une des deux du moins¹. S'il est évident que l'espace restreint des lieux de présentation du spectacle, dont celui du Lucernaire, oblige à resserrer l'espace scénique du plateau, il est évident que le choix de monter *Marie Tudor* dans de telles conditions imposait une compréhension autre que simplement spectaculaire du théâtre d'Hugo. La préface de *Ruy Blas* en donne sans doute une justification : « Trois espèces de spectateurs composent ce qu'on est convenu d'appeler le public : premièrement, les femmes ; deuxièmement, les penseurs ; troisièmement, la foule proprement dite. Ce que la foule demande presque exclusivement à l'œuvre dramatique, c'est de l'action ; ce que les femmes y veulent avant tout, c'est de la passion ; ce qu'y cherchent plus spécialement les penseurs, ce sont des caractères [...]. La foule demande surtout au théâtre des sensations ; la femme, des émotions ; le penseur, des méditations. Tous veulent un plaisir ; mais ceux-ci, le plaisir des yeux ; celles-là, le plaisir du cœur ; les derniers, le plaisir de l'esprit. » La proposition scénique de la Compagnie 13 s'inscrit donc dans un certain refus du mélodrame spectaculaire compensé idéalement par une grande intensité de l'interprétation : le point d'appui du regard des comédiens ouvre l'espace vers l'infini de la méditation tandis que l'action resserrée s'en trouve d'autant plus dramatisée, sans toutefois que cette vitesse d'exécution ne se confonde jamais avec la hâte précipitée d'en venir à bout. Au terme d'un spectacle où l'imaginaire s'est épanché d'une scène à l'autre, dans une profonde condensation des émotions scéniques, le public sort avec cette impression diffuse et confuse d'avoir vécu le temps d'un rêve.

1. Voir *Études*, Mars 2013.

L'événement

Novembre – Décembre N° 406



© DAVID KRUGER

Marie Tudor, de Victor Hugo

Mis en scène par Pascal Faber

Le metteur en scène revient sur ce drame magnifique qu'il avait déjà créé en 2002 au Lucernaire. Gilbert (Pierre Azéma), ouvrier ciseleur, est fiancé à Jane (Flore Vannier-Moreau), celle qu'il avait recueillie 16 ans auparavant, lors d'une nuit d'émeute. Mais, à une semaine de leur mariage, il s'inquiète car il apprend qu'elle est tombée sous le charme de Fabiano Fabiani, l'intrigant et perfide amant de la reine Marie d'Angleterre (1516-1558). Les personnages sont confrontés à la nécessité cruelle de faire des choix: Gilbert ou Fabiano? Se venger ou non? Suivre son cœur ou son devoir? Vivre ou mourir? Pascal Faber précise qu'il a voulu traiter cette pièce «comme un véritable drame policier populaire, un thriller décomplexé». En cela, il suit Jean Vilar qui disait: «Il faut veiller à défendre Hugo contre les sots et les gens d'esprit». Ce spectacle de grande qualité fait redécouvrir toute la modernité déconcertante de la langue de Victor Hugo.

Jusqu'au 27 novembre, du mardi au samedi à 21h30, les dimanches à 15h. Théâtre du Lucernaire, rue Notre-Dame des Champs 53. Paris 6^e. Tél. 00.33/(0)1.42.22.26.50. www.lucernaire.fr



ÉDITION DE PARIS

www.20minutes.fr

MARDI 15 NOVEMBRE 2011 N° 2144

**LES BONS PLANS
DE 20 MINUTES**

**THÉÂTRE « MARIE
TUDOR »**

Une relecture moderne, mais respectueuse et tout en sobriété, d'une tragédie douce-amère où Victor Hugo s'amusa à imiter Shakespeare. Bien vue, l'intrigue en forme de complot sentimentalo-politique revisité à l'aune du XXI^e siècle.

★ De 10 à 30 €. Jusqu'au 12 janvier au Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, 6^e. Tél. : 01 45 44 57 34.



Marie Tudor

Marie Tudor, une reine sur scène... Une incarnation portée par Florence Cabaret avec ferveur.

On connaît mal le drame romantique commis par le jeune Victor Hugo. Inspiré par celle que l'on nomma « la reine sanglante » et pétri d'influences shakespeariennes, le texte laisse exploser les émotions, couler le sang, gémir les cœurs broyés, mourir les hommes...

Ambivalences et incertitudes du romantisme s'insinuent là où se déroule le mécanisme implacable de la tragédie classique.

Toute de rouge vêtue, Marie Tudor règne sur la scène, en proie aux tourments de la passion et de la jalousie. Cette dernière est promise au futur roi d'Espagne, Philippe. Simon Renard, chargé des négociations, entend alors se débarrasser de l'encombrant favori de la reine, Fabiani.

Face à Marie Tudor, la fragile Jane, aimée d'un simple et pauvre artisan qui veut l'épouser après l'avoir élevée...

Fait assez rare pour être souligné, l'ensemble des membres de la troupe de la Compagnie 13 incarne avec talent son personnage, offrant une assez belle homogénéité d'interprétation. Une mention spéciale à Sacha Petronijevic pour son jeu empli d'ironie et de cynisme.

Le texte de Hugo, quant à lui, pour avoir été raccourci, ne souffre d'aucune infidélité.

Une mise en scène efficace et moderne mais qui sait ne pas verser dans l'excès ou, pire, dans un anachronisme tapageur. Ici, les éléments contemporains, instillés par touches légères, ne rendent que mieux compte de la pérennité des passions humaines qu'elles soient « puissantes ou misérables ».

Salsa Bertin



Pascal Faber revient au Lucernaire avec Marie Tudor, drame hugolien qu'il avait déjà monté en 2002 dans ce même théâtre. La mise en scène est subtile, les comédiens sont excellents. Ils nous livrent ici un moment d'une intensité peu commune.

Fabiano Fabiani, Italien de naissance et favori de la reine Marie Tudor, a séduit Jane, la jeune fiancée de Gilbert, ouvrier-ciseleur. Simon Renard, diplomate représentant le roi d'Espagne (futur époux de Marie Tudor), met tout en œuvre pour faire exécuter Fabiani, qu'il considère comme un intrigant.

La mise en scène de Pascal Faber souligne, à bien des égards, le caractère intemporel de la pièce. Le parti pris est celui de la simplicité, de la sobriété. Qui a lu Hugo connaît son goût prononcé pour les didascalies et les indications scéniques ; on ne retrouve ici qu'un plateau noir, parsemé de quelques accessoires (un tapis, un siège, deux tentures). Fumigènes et lumières suffisent à suggérer les lieux et le complot. Quant aux costumes, démodés et élégants, ils ne font référence à aucune époque particulière. Pas d'emphase, donc, mais une sincérité toute nue qui souligne l'universalité du propos. Après tout, l'amour et le pouvoir sont des thématiques qui n'appartiennent à aucun siècle.

Intemporalité qui se retrouve également dans la bouche des comédiens, tous excellents. Il n'est pas donné à tout le monde de jouer du Victor Hugo en conservant son naturel. Tout est là, les comédiens ne déclament pas. Ils sont. Le casting est homogène et chacun défend son personnage avec un engagement remarquable. Pierre Azema (Gilbert) est criant de vérité en ouvrier à la fois doux, passionné et violent. Stéphane Dauch, qui interprète le Juif et un lord anglais, est méconnaissable quand il passe d'un rôle à l'autre. Florence Cabaret est particulièrement impressionnante, reine jusqu'au bout des ongles, femme amoureuse et blessée, tyran assoiffé de vengeance. Jusqu'à la toute fin, elle tient l'intensité de la pièce.

Un final d'une rare intensité

Le final est de toute beauté et offre une conclusion parfaite à une histoire marquée par la dualité : Marie ne sait pas si elle doit suivre son cœur ou remplir son devoir, Jane est roturière et noble, les passions amoureuses se répondent... Finalement, un homme monte à l'échafaud. Est-ce Gilbert ou Fabiani ? L'incertitude s'installe. Marie et Jane assistent impuissantes à l'exécution. Florence Cabaret et Florence Le Corre (Jane) sont tout simplement sublimes. Doute, espoir, torture de l'attente, rage, tout y est. Quand enfin on apprend qui est mort et qui vivra, la détresse de celle qui perd touche au cœur le spectateur. Poignant. Du grand théâtre.

Audrey Brière



THÉÂTRE

Histoire d'une chute annoncée... Du monarque au tyran...

"Marie Tudor", Le Lucernaire, Paris

Dans "Marie Tudor" de Victor Hugo, une reine et son amant sont emportés par le tourbillon mortel du désir et du pouvoir. Au rythme talentueux d'un bonimenteur, d'un bateleur, l'auteur, qu'il faut savoir découvrir hors de tout fatras patrimonial, enchaîne les scènes et livre une extraordinaire lecture de la société. Le mépris exercé par la caste aristocratique, les ostracismes ordinaires, la foule instrumentalisée. L'auteur sait comme personne conjuguer archétypes et réalisme dans une tension dramatique croissante qui n'exclut pas le rire et la beauté.

Le spectateur découvre comment, des salles du palais royal aux places de Londres plongées dans la nuit et le brouillard, se tissent les liens entre des personnes que tout sépare, découvre les effets de démultiplication dévastateurs que provoque l'idéal de vertu qui fonde un peuple... lorsque se cristallisent les forces de la raison d'État, de l'Amour confrontés à la jalousie, la cupidité, la voracité et la vengeance. L'histoire de Marie Tudor est celle d'une chute annoncée. Du monarque au tyran

Marie Tudor se présente comme un conte populaire qui dévoile le dessous des cartes. Précis et toujours actuel...



© David Krüger.

Victor Hugo théorisa le drame, enfanta le théâtre populaire, le roman populaire et le roman policier. Il rêva peut-être le cinéma.

C'est cette intuition que Pascal Faber concrétise dans sa mise en scène. Avec une grande justesse et délicatesse dans la forme.

Dans cette mise en scène, les images obéissent à un dispositif simple, dépouillé mais non dénué de sophistication. Les rideaux de scène et de fond tendus, noirs, facilitent les entrées et les sorties ; les rais de lumière au halo précis fondent le mystère et le drame, donnent aux scènes de transitions fluidité et aux postures des personnages relief. Le code couleur simple adopté pour les costumes fonde la hiérarchie et souligne les champs de force. La reine, l'orpheline, le traître, le comploter, le persécuté...

La distribution juste (les comédiens sont tous épatants) apporte émotion, netteté et lisibilité au récit ainsi qu'aux passions représentées. Le jeu naturel procure un plaisir immédiat. Étonnamment contemporain comme une prescience de cinéma.

Jean Grapin



« Marie Tudor » Jusqu'au 27 novembre au Lucernaire

Victor Hugo a trente ans lorsqu'il écrit *Marie Tudor*, mais il a déjà clairement à l'esprit ce que doit être pour lui un drame romantique, un mélange sur scène de tout ce qui est mêlé dans la vie, l'histoire avec un H et l'histoire que nous faisons. « Ce serait le rire et les larmes, le bien et le mal, le haut et le bas, la fatalité, la providence, le génie, le hasard, la société, la nature, le monde, la vie et, au-dessus de tout cela, on sentirait planer quelque chose de grand ». De l'Histoire, Victor Hugo ne retient que le personnage de Marie Tudor, reine d'Angleterre promise à Philippe II d'Espagne, et l'ambassadeur de ce dernier, Simon Renard.

Victor Hugo veut nous présenter « une reine qui soit une femme, grande comme reine, vraie comme femme ». Elle est amoureuse. Son amant, Fabio Fabiani, fils d'un chaussetier italien, élevé en Espagne et qu'elle a anobli, la trompe avec une jeune fille du peuple, Jane, que veut épouser Gilbert, l'ouvrier qui l'a recueillie et élevée comme sa fille. Fabiani, triste sire au demeurant, cristallise toutes les haines, celle de la Cour qui hait cet étranger de basse extraction et celle du peuple. Dès le début, sa chute est programmée et c'est entre Westminster et la Tour de Londres que le drame se noue et va se dénouer à la fin, un drame empli de zones d'ombres, comme on l'attend du théâtre de Hugo. Au drame amoureux se superpose une tragédie où le véritable enjeu est la prise de pouvoir et où celle-ci ouvre la porte aux rancœurs les plus basses. La haine de la Cour envers Fabiani ne repose pas que sur de nobles raisons politiques, il y entre beaucoup de xénophobie et de mépris à l'encontre d'un homme qui s'est élevé au-dessus de sa condition. La transformation de l'amour paternel de Gilbert en passion amoureuse relève un peu de l'inceste. Simon Renard, simple ambassadeur, n'a qu'une idée, se débarrasser de Fabiani pour rester, en sous-main, maître du pouvoir. Quant à la reine, elle dit « Je suis une femme, je veux et je ne veux pas ».

Faisant sien le mot de Jean Vilar, « Il faut veiller à défendre Hugo contre les sots et les gens d'esprit », Pascal Faber a choisi de mettre en scène ce drame des passions et des ambitions avec simplicité, sans emphase pour laisser toute sa place à l'écoute du texte. Le décor est simple et c'est surtout le jeu des lumières et le choix des couleurs qui vont créer l'ambiance. On sait le plateau du Lucernaire bien petit et pourtant le noir des costumes et des ombres nous entraîne sur les bords de la Tamise, une robe rouge et des éclairages écarlates nous conduisent au Palais. La dernière scène est conduite comme un thriller où le son lugubre de la cloche qui accompagne le condamné vrille les nerfs des deux femmes et celui du spectateur, qui ne connaîtrait pas l'issue de la pièce. Les acteurs sont tous très bons. On notera particulièrement Florence Cabaret qui campe une Marie, passionnée et blessée, hésitant entre la vengeance et l'amour et qui en oublie d'être reine et Sacha Petronijevic incarnant un Simon Renard, sans conscience morale, pour qui les hommes ne sont que des pions à utiliser ou des adversaires à éliminer. Il y a des sentiments, de l'action, du suspense et un texte ! On est dans du théâtre populaire au sens le plus noble du terme.

Micheline Roussele

AVIGNON OFF 2012

C'EST CARTON PLEIN !



"Marie Tudor" a tenu bien éveillés tous ses spectateurs depuis le début du Festival. Au théâtre de l'Oulle, place Crillon, les tourments de la passion de cette reine d'Angleterre, dans une mise en scène sobre et inventive, séduit les festivaliers. Les réservations sont plus que conseillées pour ce texte de Hugo servie par la Cie 13 qui se porte bonheur.

Jusqu'au 28 juillet à 14 h 15

Les Plumes Asthmatiques

PASSEURS DE CULTURE 2.0

A l'orée de ses trente ans, Victor Hugo (1802-1885), jeune dramaturge, écrit la chute inexorable de Fabiano Fabiani, favori de Marie Tudor (1516-1558), orchestrée de main de maître par Simon Renard, ambassadeur machiavélique de la couronne espagnole. En charge de conclure l'union politique entre l'Angleterre et l'Espagne, ce fin politique joue habilement des passions amoureuses, des transports maladifs, des jalousies malsaines pour tyranniquement triompher de son forfait sacrificiel. Brûlante, poétique, la plume hugolienne dessine son héroïne tragique, une reine fragile, amoureuse, prise dans les rets d'une machination meurtrière, sanglante, qui lui échappe.

Pascal Faber a saisi toute l'intensité de ce texte ardu, aux intrigues entremêlées. L'espace scénique est hantée par la beauté hyperbolique, shakespearienne, intensément tragique de Marie Tudor. Toute de rouge vêtue, elle hurle son incompréhensible amour au monde malveillant et moqueur. Funeste est cette passion qui la consume ; elle sera à la fois le formidable instrument d'un crime arbitraire et la justification implacable d'une prise de pouvoir à peine déguisée. Tout aussi trouble est le violent sentiment qui agite Gilbert, cet homme du peuple, massif, puissant pour Jane, sa fille adoptive, devenue l'objet unique de son désir incestueux. Sensuel, à l'éclat diabolique, Fabiano Fabiani joue dangereusement des voluptés qu'il attise et de son ambition carnassière. Rousse, à la douceur trompeuse, Lady Jane égrène sous ses pas sa faute adultérine, et son expiation mystique. Fier, noir et caustique, Simon Renard sourit ironiquement à sa fortune triomphante.

L'épure du décor, la sobriété de la mise en scène, les jeux de sons et lumières offrent au spectateur un imaginaire lourd de sens, percutant sa pensée et son ressenti. L'artifice théâtral, miroir déformant et caricatural d'une réalité réinventée, donne une force toute particulière à l'action complexe qui s'opère sous nos yeux incrédules. Le simulacre trompeur d'un drame passionnel n'est en réalité que celui d'un pouvoir qui n'est plus, anéanti, écrasé par les ambitions contraires.

Spectacle magistral et grandiose, *Marie Tudor* est une tragédie politique d'une actualité déconcertante. Théâtre mutin et provocateur, le Lucernaire livre au public une réflexion profonde et remarquable sur le fait politique, une poétique onirique du jeu dramatique, une leçon insolite de l'âme humaine. Acta fabula est.

Calpurnia



Hop, hop, hop les filles. Dans quelques heures, on est en week-end, l'occasion de profiter de la prolongation de [Marie Tudor](#) au [Lucernaire](#), jusqu'à la semaine prochaine. Cette pièce de [Victor Hugo](#) est librement inspirée de l'histoire de [Marie Tudor](#), la grande reine anglaise du 15ème siècle. (aussi appeler Marie Ière)

Alors qu'elle est promise au roi d'Espagne, Marie Tudor, passionnément amoureuse de son amant l'italien Fabiano Fabiani, cherche à l'imposer à la cour, alors que le peuple le déteste. De son côté, Fabiani a réalisé que l'héritière des titres qui lui ont été donnés par Marie est bien vivante. Il s'agit de la jeune et naïve Jane Talbot, que Fabiani séduit par intérêt...Le début d'un drame où le pouvoir et la passion vont se côtoyer.



La mise en scène et le décor minimaliste servent le texte sans artifices de Victor Hugo. Les acteurs sont habités par leurs rôles et surtout [Florence Cabaret](#), qui semble être taillée exprès pour le rôle de Marie Tudor... De quoi vous plonger dans l'intrigue qui, dans un suspense croissant, vous laissera scotché à votre siège jusqu'au baisser du rideau : clap !

Les Soirées de Paris

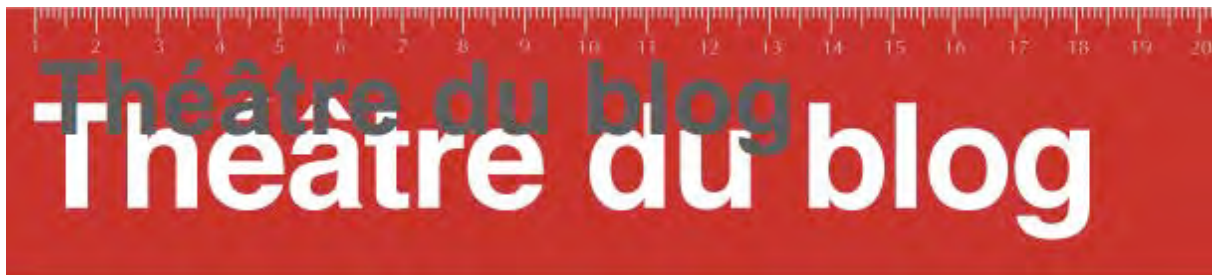
Le théâtre au Lucernaire, c'est un peu comme le Père Noël, on devrait être rarement déçu de l'offre. Même si on n'est jamais à l'abri d'une idée hors d'âge de la part d'une vieille tante acariâtre, et à condition d'avoir convenablement préparé sa liste de cadeaux. Car ici, antre du spectacle vivant, une fois le paquet ouvert on ne peut pas compter sur la revente en ligne.

Bon, et le vif du sujet, l'argument de ce tressage de lauriers ? Dans la hotte rue Notre Dame des Champs, deux valeurs sûres qui nous font voyager en Russie et en Angleterre. Deux spectacles recommandables qui cultivent l'esprit européen et nous changent du moteur franco-allemand, de la notation financière de l'Italie ou du sombre horizon des fonctionnaires grecs. Bon, tout de même, on n'est pas là pour rigoler. Place au théâtre, Victor Hugo et Anton Tchekhov ont deux trois mots à nous dire.



L'anglo-normand Victor Hugo nous entraîne à la Cour de la Reine Marie Tudor. La nuit est tombée avant le lever de rideau sur cette Angleterre du XVI^e siècle. L'affiche du spectacle déjà donne le ton. Des lignes droites, noires et rouges, qui tombent et envahissent le sol. Ici, pas de place à la fantaisie, il ne s'agit de rien de moins que du sort de la Couronne. Des lignes noires et rouges, donc, qui figurent le sang et la nuit, mais aussi les barreaux du cachot. Marie Tudor est une triste girouette, une amoureuse jalouse de son favori Fabiano Fabiani, et cela ne peut convenir à Simon Renard, chargé d'organiser le mariage politique entre L'Angleterre et l'Espagne (sur place, vous comprendrez). Mise en scène et texte sont d'un tranchant jamais démenti, chacun y va de sa trahison. N'y manque ni le bourreau ni l'enfant de sang royal qu'on croyait perdu et qui surgit dans la nuit. Victor Hugo mêle dans cette pièce de 1833 trame historique et fiction. Et les comédiens se régalerent autour de cette Reine au pouvoir en apparence absolu et arbitraire mais qui en réalité est l'objet de toutes les manipulations. Voilà donc une histoire politique qui n'a rien perdu de sa saveur. Une saveur amère.

Publié le 8 novembre 2011 par [Byam](#)



Marie Tudor, de Victor Hugo, mise en scène de Pascal Faber.

Quelle part d'humanité le pouvoir contient-il ? Jusqu'où Marie Tudor, reine d'Angleterre, peut-elle rester femme et déborder d'amour pour un favori haï du peuple ? Complot, trahisons, serments violés, jeune fille outragée, peuple indigné: tous les ingrédients du drame sont là. Et pourtant la mise sur scène triomphe des enchevêtrements de l'intrigue en choisissant de rester simple.

Simplicité : tout est dit. Loin de tomber dans la faste célébration d'une pièce-monument, Pascal Faber épure le spectaculaire hugolien pour nous en offrir un concentré précieux, vibrant d'intensité. Point ici d'interférence prosodique, l'alexandrin est parlé, et juste. Côté costumes, Cécile Flamand a elle aussi fait vœu de simplicité : la reine est revêtue d'une robe sang, quand Jane porte du blanc (rehaussé plus tard d'un bleu royal). Symboliques, les tenues n'en sont pas moins pratiques et claires. La scénographie de Doriane Boudeville et les lumières de Sébastien Lanoue brillent également par leur efficacité pure et simple : une scène nue, encadrée de rideaux noirs. D'abord, une rue assombrie par la nuit, où se nouent les destinées, où Gilbert le ciseleur (Pierre Azéma) scelle un pacte avec le démoniaque Simon Renard; Sacha Petronijevic est maléfique, redoutable de justesse dans ce rôle et parvient à rendre son personnage aussi inquiétant qu'étrangement sympathique. On pénètre ensuite la chambre royale, qui sera ensuite salle du trône. Entre ces velours rouges, Florence Cabaret est une reine passionnelle et furieuse qui, sans jamais éclater en cris hystériques, retient en elle le flot de la souffrance et qui nous suspend à ses lèvres. La crise est là, d'autant plus fascinante qu'elle est contenue, péniblement.

Ce n'est pas la cruauté royale que l'on dénonce, mais la douleur aveugle qui pousse une reine à faire fi de son peuple. Le jeu est fondé sur une dualité triomphante. Dualité entre les personnages (la jeune fille et la femme mûre, l'homme du peuple et la reine, le séducteur et l'amoureux sincère, le fiancé trompé et l'amante outragée, tout s'équilibre), mais aussi dualité en eux-mêmes (ni tout à fait fautifs ni tout à fait purs). Brutal dans sa passion, Gilbert échappe à l'étiquette niaiseuse du gentil prolétaire innocent, tandis que la reine, en proie au déchirement tragique, suscite autant pitié que crainte... Le désespoir de Gilbert trompé fait frémir les cœurs et, malgré l'heure tardive, la présence des comédiens nous garde captivés par ce déchaînement de passions humaines. Un petit reproche peut-être: le jeu de Flore Vannier-Moreau (Jane), encore trop fragile face à ses aînés. Enfin le dernier tableau se fait à la tour de Londres. Dans le cachot, des rais de lumière oblique transpercent la scène qui en devient étonnamment profonde. Du sommet, derrière les grilles dessinées au sol par des spots, la reine, harcelée par le Bailly Renard, contemple le peuple en furie. La mort de Fabiani paraît donc s'imposer... Le spectacle tire de sa sobriété une puissance remarquable. L'obscur triomphe à juste titre et la pièce apparaît alors plus comme une tragédie politique qu'un drame amoureux.

Élise Blanc 22 octobre, 2011



Trois ans après la « bataille d’Hernani » (1830), le jeune Victor Hugo écrit une pièce historique en prose librement inspirée de la vie de la fille de Henri VIII, Marie Tudor. Reine et femme, amoureuse et puissante, Marie Tudor est un personnage fort dont Pascal Fabre se saisit avec grâce. Dans un respect parfait du texte de Hugo, ce dernier propose une mise en scène minimaliste sui, avec le jeu dégagé des comédiens, propulse de drame historique du 19e siècle vers notre monde contemporain.

Angleterre, 16e siècle. Marie Tudor (excellente Florence Cabaret), fille de Henri VII règne. Et impose son amant, Fabiano Fabiani (Frédéric Jeannot) à Londres qui le déteste. Simon Renard (Sacha Petronijevic), émissaire de son futur mari, le roi d’Espagne s’est promis d’éliminer ce favori gênant. de son côté, Fabiani a réalisé que l’héritière des titres et des terres qui lui ont été donnés par Marie est bien vivante. Il s’agit de la jeune et naïve Jane Talbot (Flore Vannier-Moreau). La jeune-fille ne sait rien de son hérédité et a été élevée par un ouvrier ciseleur qui l’adore et veut la prendre pour épouse : Gilbert (Pierre Azéma). Fabiani séduit Jane par intérêt. Gilbert et Renard le découvrent. Ils signent un pacte où l’homme du peuple accepte de perdre la vie contre vengeance. Une vengeance qu’il partage avec la reine : celle-ci utilise Gilbert pour condamner Fabiani à la peine capitale pour régicide. Mais la femme amoureuse reprend le dessus et Marie n’arrive pas à se décider à faire exécuter son amant. dehors, les londoniens ont soif de sang : ils veulent la tête de Fabiani.

Avec des personnages passionnés et mus entièrement par leurs passions, une solide représentation des classes et rangs sociaux, et un texte si limpide qu’il parle à tous, la pièce « Marie Tudor » de Victor Hugo est une grande œuvre. La mise en scène délicate de Pascal Fabre rend pleinement hommage à ce beau drame historique. Quelques draps, de beaux costumes, et deux cages pour suggérer la tour de Londres suffisent à donner vie à la pièce. Le reste est porté par des comédiens complètement habités par leurs rôles, faisant ressentir chaque mot d’esprit ou de cœur de Hugo. Cette version du drame historique de Hugo le fait basculer dans l’ici et maintenant, de manière à ce qu’il parle à tous.

Yaël

D. Dumas, théâtres

Coups de coeur et commentaires

Reine et Femme

Difficile de monter un drame romantique ? Certains directeurs de théâtre, certains metteurs en scène craignent une distribution pléthorique ruineuse, des costumes dispendieux et la multiplicité coûteuse des décors. Mais Pascal Faber aime le XIXe siècle, il avait déjà joué Angelo tyran de Padoue, Lorenzaccio, Les Caprices de Marianne et monté Marie Tudor. en 2002. Il reprend la pièce avec une nouvelle équipe et en donne une version très rythmée et dépouillée de tout artifice.



© David Krüger

Les treize rôles sont interprétés par six comédiens. Le décor se construit sur un plateau nu, avec les éclairages et quatre panneaux, comme au T. N. P. de Jean Vilar. Deux d'entre eux, limitent les dégagements, les deux autres révèlent les cellules de la Tour de Londres. Pas de figurants, de gardes, de geôliers, mais une bande-son bien travaillée...

Les costumes atemporels conviennent aux personnages. Marie Tudor (Florence Cabaret) surnommée, Marie la sanglante, porte une longue robe rouge. Jane (Flore Vanier-Moreau en alternance avec Florence Le Corre), la jeune fille naïve, est en blanc, les hommes de pouvoir sont en costumes contemporains sévères, une étoile de couleur griffée sur l'épaule distingue leur fonction. Gilbert l'ouvrier (Pierre Azema) porte une blouse, le Juif (Pascal Guignard en alternance avec Stéphane Dauch) est en loques. Rien de superfétatoire, tout est dans le jeu du comédien, et dans le texte de Hugo.

Marie Tudor, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, succède à son père. Elle est catholique comme sa mère, et les protestants vont la détester. Elle ne régnera que cinq ans (1553-1558). Le drame de Hugo se situe au moment où Simon Renard (Sacha Petronijevic), envoyé par l'Espagne pour conclure la paix avec son roi Philippe II. Mais Marie vit une liaison passionnée avec Fabiano Fabiani (Frédéric Jeannot), un aventurier italien, belle gueule mais faux jeton. Le ténébreux a séduit Jane, la reine veut se venger. On apprend que Jane n'est pas une fille du peuple mais l'unique héritière de Lord Talbot exécuté sous Henri VIII. Un juif (Pascal Guignard) en détenait les papiers qu'il confie à Gilbert avant de mourir assassiné par Fabiani. Sur fond d'intrigues politiques, et de manigances matrimoniales, la « canaille » gronde. Simon Renard connaît l'importance des révoltes populaires « Vous pouvez encore dire la canaille, dans une heure vous seriez obligée de dire « le peuple ». Il sauvera la reine d'Angleterre de l'émeute. Gilbert et Jane pourront s'aimer. Pour une fois dans le drame hugolien l'amour est vainqueur.

On pourra reprocher à Pascal Faber d'avoir élagué le drame, mais tel qu'il est joué, il fonctionne à merveille.

Sacha Petronijevic joue parfaitement les manipulateurs, Stéphane Dauch (qui interprète aussi Maître Énéas) assume deux rôles avec une efficacité, Frédéric Jeannot colore son Fabiani d'un cynisme calculé, et les deux femmes sont éblouissantes : la jeune Flore Vanier-Moreau est tendre et émouvante et Florence Cabaret tient le rôle titre avec fermeté, admirable dans la vindicte, comme dans le désespoir. « Grande comme une reine. Vraie comme une femme. »

Ici, comme le voulait Hugo, on s'efforce « de ne pas perdre de vue, le peuple que le théâtre civilise, l'histoire que le théâtre explique, le cœur humain que le théâtre conseille. »

Danielle Dumas

Marie Tudor de Victor Hugo

Mise en scène Pascal Faber, Lucernaire, Paris.

Drame de Victor Hugo, mise en scène de Pascal Faber, avec Pierre Azema, Florence Cabaret, Stéphane Dauch et Pascal Guignard (en alternance), Frédéric Jeannot, Sacha Petronijevic, Florence Le Corre et Flore vannier-Moreau (en alternance).

Marie Tudor, ou le drame transfiguré

« Il y a deux manières de passionner la foule au théâtre, écrivait Hugo : par le grand et par le vrai ». La mise en scène de Pascal Faber fait se rejoindre ces deux extrémités du projet hugolien grâce à une mise en scène sobre, expressive, et surtout grâce à une distribution remarquable, jouant subtilement avec les emplois marqués et les contre-emplois. La principale gageure que relève ce travail exigeant, c'est de trouver l'équilibre entre les excès de la partition, les grandes démonstrations, et la finesse des caractères. Extériorité et intériorité des personnages se répondent constamment, créant de violentes ruptures, retenant constamment l'intérêt du spectateur par cette tension savamment maintenue jusqu'au dénouement du drame. Avec *Marie Tudor*, la tragédie politique s'imbrique dans la sphère intime.

Le travail scénique témoigne en effet d'une attention toute particulière à l'esthétique du tableau, dont Hugo hérite de Diderot, et qui annonce les séquences d'un montage cinématographique. Certaines images du drame (la rue la nuit, la prison) empruntent en effet leur beauté plastique à l'expressionnisme du cinéma allemand des années 20 : ombres portées, découpes franches qui dilacèrent l'espace en une mosaïque de vitraux ou de barreaux de prison. Assumant franchement cet esthétisme, la mise en scène rend tout ensemble hommage aux « feux dans l'ombre » du drame romantique, ainsi qu'à tout l'héritage visuel du cinéma d'art. Les deux couleurs dominantes, le rouge et le noir, loin de céder au manichéisme dont elles pourraient relever, signalent avec pertinence le poids des contradictions qui pèsent sur les personnages. Marie, vêtue d'une élégante robe longue d'un rouge assez clair, est bien cette la sanglante souveraine qu'a retenue la chronique. Mais le rouge de sa robe comme le noir des costumes – anachronisme heureux – laisse constamment deviner la peau, la chair, la vie. Ce jeu des teintes confère donc une grande mobilité à l'espace comme aux mouvements des personnages. Le travail de la lumière s'ingénie à éclairer les visages, les fronts (les âmes), laissant dans l'ombre « les coudes de l'action », créant un espace fantasmagique plongé dans les ténèbres. La beauté visuelle du spectacle sert l'avancée inéluctable du drame et la grande cohérence de la distribution.

Aucune fausse note dans le sextuor choisi par Pascal Faber. Une parfaite cohérence. Même les seconds rôles, « le Juif », « maître Enéas » sont interprétés avec efficacité et justesse par Stéphane Dauch, qui se tire avec brio de l'exercice funambulesque du double rôle. Les rôles réputés difficiles de Gilbert, « l'Homme du peuple » ou de Jane sont parfaitement tenus par Pierre Azéma et Flore Vannier Moreau. Pierre Azéma apporte une grande humanité au personnage de Gilbert, en fait une sorte de Jean Valjean perdu dans Londres, égaré dans ses rêves d'amour, dans sa folie. Le personnage, désespéré et idéaliste, est parfaitement crédible car à la fois généreux et inquiétant, doux et violent. La rareté des personnages féminins dans la pièce rend le rôle de Jane délicat. Flore Vannier-Moreau convainc aussi bien dans le premier acte que dans le dernier. Comme Marie Tudor, elle évolue, affirme progressivement son individualité, jusqu'à devenir, elle aussi, puissante au dernier acte. Frédéric Jeannot dans le rôle de Fabiano-Fabiani, le traître, est un excellent choix. Ce personnage est-il vraiment le fourbe tel qu'on l'a souvent joué ? L'interprétation de Frédéric Jeannot permet de comprendre autrement ce personnage et montre toutes les facettes d'une figure complexe, animée par une ambition de courtisan. Ses élans sont sincères : on ne doute jamais qu'il aime Marie, même s'il aime aussi Jane. L'approche du rôle est donc réussie car elle démontre toute l'ambiguïté des personnages du théâtre de Hugo, souvent réduits, à tort, à des lectures binaires ; ainsi Frédéric Jeannot bouffonne, chante, danse, pleure, se résigne en une palette qui fait de lui un Mercutio passé de Shakespeare à Hugo. Un effet de contraste est d'ailleurs particulièrement réussi : le personnage de Fabiano-Fabiani commence par être très mobile, puis, à mesure que la machine du pouvoir le broie, il s'immobilise, jusqu'à apparaître pétrifié dans sa cellule. Sa condamnation est donc d'autant plus perçue comme injuste que le personnage, sous le masque de la virilité, cache un très jeune homme, presque un adolescent. C'est finalement un « gamin » émouvant que la reine envoie au billot, avec toute la dimension positive que le mot « gamin » revêt dans l'univers hugolien. Sacha Petronijevic dans Simon Renard incarne la violence d'état dans toute sa noire rectitude. Hiératique, parlant peu, assez peu mobile, les gestes secs, le personnage maîtrise l'espace qu'il domine de plus en plus. Félin et attentif comme le cardinal Cibo de *Lorenzaccio*, Simon Renard est la tête pensante de la pièce, celui par qui le drame arrive. Sacha Petronijevic ne noircit pas le personnage, n'en fait pas une espèce de Méphisto caricatural : Simon Renard fait son travail, c'est tout. Il obéit aux ordres de la couronne d'Espagne ; dès lors, la froide distance du personnage s'explique, de même que le choix d'un jeu unifié qui ne laisse aucune place au hasard.

Une mention spéciale doit être faite au rôle-titre, tenu par Florence Cabaret. Maria Casarès avait donné une noire violence au personnage ; Florence Cabaret lui apporte une puissance fragile, toute de nuances, de contrepoints, de demi-soupirs et d'élans passionnés. Elle est femme, elle est reine. Une sensibilité suraiguë la rend attentive au moindre mouvement, au moindre signe. Florence Cabaret est magnifique de précision et de vérité. Pour décrire son jeu, on pourrait reprendre une expression chère aux critiques du 19^e siècle : Florence Cabaret possède *l'entente de la scène*, c'est-à-dire qu'elle donne l'illusion de constamment vivre ce qu'elle joue, de créer sous les yeux du spectateur. La reine qu'elle campe est bien comme Hugo la rêvait : « grande comme une reine. Vraie comme une femme. » Et cependant, c'est la femme qui reste devant nous, agenouillée, dans la béance de la solitude et du désespoir. Or Florence Cabaret ne sacrifie pas le *pathos* inhérent au rôle, elle n'essaie pas de s'en décharger par quelque artifice technique. Elle le prend à bras le corps, elle fait sien cette émotion qui grandit, dans un jeu d'une remarquable profondeur. Toute l'autorité de la

souveraine se fait sentir, toute sa faiblesse aussi. Sur ses mains, les pleurs lavent le sang. Nul doute que son interprétation fera date. De toute évidence, la troupe prend plaisir à jouer le drame de Hugo, et ce plaisir est communicatif.

Malgré quelques coupes, la suppression de personnages secondaires, la pièce n'est pas dénaturée. Certains choix de mise en scène font bien vivre le hors scène, grâce à la téichoscopie : le bourreau, qui fit scandale en apparaissant près de la reine, reste une entité abstraite, tapie dans l'ombre de la coulisse : l'effet d'effroi est réussi. La populace qui gronde au dernier acte, le jeu des sonneries de cloches qui rythment le cortège funèbre, tout cela est parfaitement rendu, dans une atmosphère crépusculaire et oppressante. A bien des égards, ce spectacle démontre, si besoin était, toutes les virtualités scéniques et esthétiques du drame romantique.

Sylvain Ledda, Professeur des Universités
Le Magasin théâtral du 19^e siècle
Société des Etudes Romantiques et dixneuviémistes

MADemoiselle du Petit Bois

Marie Tudor, au Lucernaire



Stupéfiante reine-actrice

Le souffle Hugolien a aussi renversé le théâtre, et le grand Victor a dès ses débuts campé ses drames dans des cadres historiques. La reine d'Angleterre Marie aime un Italien, favori frivole qui s'en va courtiser une jeune orpheline, mais pas n'importe laquelle... L'altesse rêve de vengeance, le tuteur de la jeune fille aussi, et le peuple est assoiffé de même. Colère, passion, candeur... Si la mise en scène, habile, suscite quelques réserves (en particulier un monologue qui souffre de négligence de vue *actuelle*), la pièce est instructive, et les acteurs y sont tous, sans réserve, brillants. En particulier celui qui incarne *Simon Renard*, aussi troublant qu'un Kevin Spacey (je ne sais pas son nom !) et bien sûr *Marie*. **Florence Cabaret** est une merveilleuse professionnelle, exigeante, dévouée, et son interprétation de la reine est fastueuse : femme, monarque, furieuse, faible... Alors que la cour ne l'écoute pas, le spectateur ne la lâche pas une seconde, la suivant aussi dans ses ambiguïtés. L'énergie et la justesse qui sont déployées, par elle et par la troupe, valent sincèrement le déplacement.

ODB Théâtre

MARIE TUDOR de Victor Hugo

Mise en scène : Pascal Faber

Pierre Azema, Florence Cabaret, Stéphane Dauch, Pascal Guignard, Frédéric Jeannot, Florence Le Corre, Sacha Petronijevic, Flore vannier-Moreau

Marie Tudor, « Marie la sanglante », fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon a eu une jeunesse malheureuse, rejetée par son père, éloignée de sa mère. Elle doit se marier pour raison d'Etat avec Philippe futur roi d'Espagne. Quant à Simon Renard, chargé des négociations, il veut se débarrasser du favori de la reine, Fabiani.

C'est l'amour passionné d'une reine. Marie a été le témoin de l'humiliation de sa mère et elle se vengera durement de son amant qui l'a trahie. Elle se montrera machiavélique pour fomenter le complot contre Fabiani, mais folle amoureuse et désespérée elle tentera tout pour le sauver de l'échafaud, avec l'aide de sa rivale Jane.

C'est l'amour sincère d'une jeune fille pour un séducteur. Jane est une victime depuis sa naissance, orpheline, elle doit tout à Gilbert, il veut l'épouser, a-t-elle eu le choix ?

C'est l'amour ambigu d'un simple ouvrier amoureux de la seule femme qu'il ait connu, qu'il ait élevé. A-t-il fréquenté d'autres femmes ou désire-t-il la protéger en l'épousant ?

C'est l'amour du pouvoir, de l'argent, Fabiani, Chandos et Renard en sont les manipulateurs.

Le drame d'Hugo est parfaitement mis en scène, harmonie du décor avec le drame qui va se jouer devant nous, harmonie des costumes, smokings élégants pour ces messieurs de la Cour, robe simple pour Jane, robe incarnat pour Marie la Sanglante.

Les comédiens apportent leur sincérité dans leurs rôles respectifs et donnent chair et vie à la pièce. Il y a une intensité qui nous tient en haleine jusqu'au bout.

de jardin à
cour

Marie Tudor

de Victor Hugo

Mise en scène de Pascal Faber

Pièce plus que pseudo-historique où il est question de pouvoir, de passions et d'amours extra-conjugales sulfureuses ou encore incestueuses avec au centre deux couples : Marie et Fabiani, Gilbert et Jane, tous nobles mais confrontés à de moins nobles - mais qu'est ce que la noblesse ? - avec aux aguets de redoutables comparses manipulateurs. Si Marie est reine d'Angleterre, l'univers est méditerranéen car un « *damné italien* » a « *ensorcelé* » la souveraine. Cette pièce, Hugo trentenaire l'a écrite la même année que *Lucrèce Borgia*. Jean Vilar, redécouvreur de pièces touchantes et étonnantes l'a fait aimer à nouveau en 1954. Pascal Faber veut la traiter comme « *un véritable drame policier populaire, un thriller décomplexé* ». Donc la vie... la mort, mais entre les deux ? et puis le désir de vengeance d'êtres blessés. Il a choisi des comédiens extrêmement touchants - mention particulière pour Sacha Petronijevic qui joue parfaitement les ignobles- qu'il fait évoluer dans des costumes et des décors aussi simples qu'astucieux aux couleurs flamboyantes, passion oblige.

Conviez les gens que vous aimez à aller découvrir ce spectacle qui touche.

Théâtre du Lucernaire, jusqu'au 27 novembre, du mardi au samedi à 21heures 30, dimanche à 15 heures. Réservations : 01 45 44 57 34

posted by Marie Ordinis @ [7:08 PM](#)

BON PLAN FESTIVAL D'AVIGNON – « MARIE TUDOR » DE VICTOR HUGO, MISE EN SCÈNE PASCAL FABER AU THÉÂTRE DE L'OULLE – « TRÈS FINEMENT MENÉ. »

Une envie de mélo ?! Victor Hugo et la compagnie 13 ont ce qu'il faut pour vous. Avec Marie Tudor c'est amour et trahison sur fond de vengeance, des passements de mains et intérêts à toutes les scènes. On est ici au cœur du XIXe malgré de petites modifications dont le but est de moderniser, pardon, d'actualiser l'intrigue (Technologie oblige). Le texte d'Hugo a été modifié sans subir d'amputations dommageables, voilà qui est très finement mené.

La beauté de la mise en scène et de l'éclairage sont de loin les points forts de ce spectacle. On assiste à une belle succession de tableaux tout en restant dans la sobriété. Une très belle ambiance de nuit orageuse londonienne pour ouvrir le bal. Beaucoup de clair-obscur tout au long du spectacle ce qui renforce la tension dramatique. On attaque au cœur des intrigues dès les premiers mots, on assiste à un drame bien tendu, faut dire que Victor Hugo ce n'est pas n'importe qui non plus ! L'intrigue se joue de nous et des personnages avec une succession de poupées russes.

Au demeurant les comédiens n'en sont pas moins bons et les 1h40 sont tout à fait digestes. La salle est climatisée correctement, pas de pneumopathie en vue au théâtre de l'Oulle, un théâtre plein à craquer, il est donc préférable de réserver.

Marie Tudor par la Cie 13, à voir sans hésitation.

Mes Illusions Comiques

Majestueuse "Marie Tudor" mise en scène par Pascal Faber au Théâtre de l'Oulle (Avignon Off)

" Je veux qu'on ait peur, entends-tu, milord? qu'on trouve cela splendide, effroyable et magnifique (...)"



Il y a foule chaque jour, à l'entrée du **Théâtre de l'Oulle** vers 14 heures. Mais que joue-t-on ici ? Un énième one-man-show ? Serait-ce un humoriste cathodique qui se produit là ? Que nenni : cette file d'attente, messieurs dames, c'est pour **Marie Tudor** de **Victor Hugo**. Voir cela me donne d'emblée le sourire aux lèvres et la suite a illuminé ma journée !

Une reine bafouée par son amant, une jeune fille trompée elle aussi par ce même homme avide. Un pauvre et honnête ciseleur pétri d'amour pour cette jeune fille qu'il a recueillie et élevé sans savoir qui elle était. Voilà en quelques mots, l'intrigue (mal) résumée. Si vous ne connaissez pas l'histoire, tant mieux, vous ne prendrez que plus de plaisir à la découvrir au fil de la pièce. *"Traiter Marie Tudor comme un véritable drame policier populaire, un thriller décomplexé"* : voilà l'intention du metteur en scène Pascal Faber. Intention bien transposée : il y a un vrai suspense dans la mise en scène de ce drame passionnel.

Les décors sont sobres et l'ambiance soignée grâce aux lumières. Une lumière bleutée et du brouillard ne transportent sur les bords de la Tamise la nuit, pour le premier acte ; lumière plus rougeoyante ensuite, lorsque l'on est chez la reine. L'ensemble reste assez sombre, sombre comme ces intrigues de cour, ces luttes d'influences autour de la Reine d'Angleterre. Une parfaite fidélité au texte aussi même si le metteur en scène s'est affranchie de certaines didascalies.

Mais ce qui fait la qualité de ce spectacle, c'est surtout le niveau de l'interprétation. Waouw ! Il y a de quoi avoir le souffle coupé. Qu'elle est belle cette Marie Tudor (**Séverine Cojannot** ce jour-là). Majestueuse et digne, puis passionnée et autoritaire. Il faut la voir tenir tête à son amant qui l'a trahie, lui rappeler qui elle est, lui signifier qu'elle a le pouvoir de faire se dresser l'échafaud. En gardant toujours des sanglots étouffés au fond de la voix tant cette décision est dure. Le reste de la distribution ne démerite pas, Pierre Azéma (Gilbert le ciseleur), Frédéric Jeannot (Fabiani) et Flore Vannier-Moreau (Jane) en tête.

Un beau texte et une belle distribution : voilà de quoi garantir le succès de ce *Marie Tudor*. Ce très beau spectacle pourrait bien être mon coup de coeur de cette édition 2012 ... mais le festival n'est pas encore fini